CAMILLE DE BAYSER

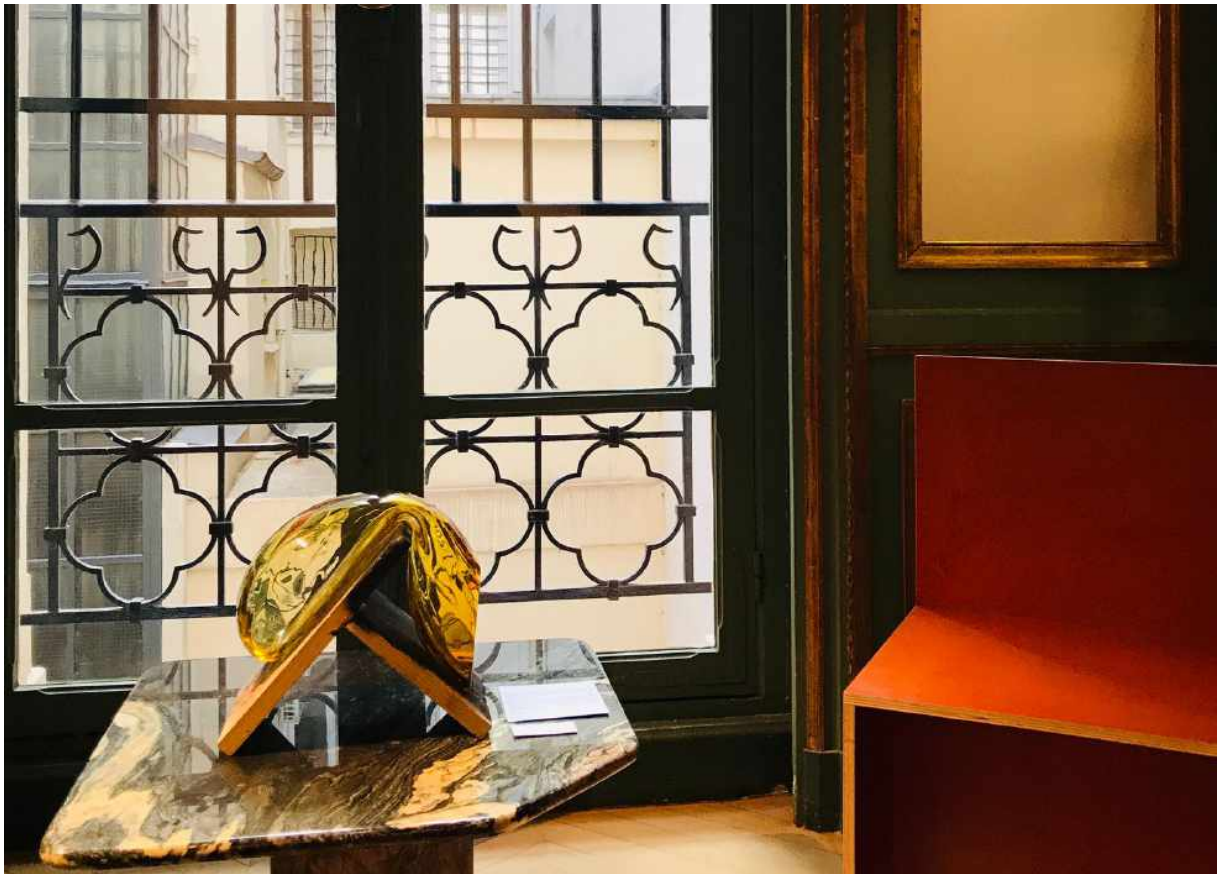
2020 - 2004

2020 - 2016
WILD PROJECTS

Après avoir lancé la galerie White Project, Camille de BAYSER fonde Wild Projects, dans un contexte contemporain de nomadisme et de mobilité permanente.

Ce nouveau projet, interroge les nouveaux moyens de production et de diffusion de l'art contemporain à travers des formats inédits. Camille de BAYSER continue de défendre avec exigence les artistes qu'elle soutient.

Elle conjugue désormais l'espace d'exposition au pluriel. Événements, interventions ponctuelles et propositions inédites rythmeront une programmation riche de projets alternatifs.



PARTIE COMMUNE

2020 - 2018

MORGANE TSCHIEMBER

CRÉATION DU COLLECTIF

PARTIE COMMUNE est le collectif crée en 2018, à l'initiative de Camille de BAYSER (WILD PROJECTS), Karine SCHERRER (THE ART DESIGN LAB), Jean-François VENET, Eric et Hervé SOUBRANNE (MOBILIER AUTHENTIC) ayant pour objectif de valoriser l'art et le design, à l'occasion d'expositions nomades dans des lieux toujours inédits.

PARTIE COMMUNE

7 février 2019

CREATION DU COLLECTIF

PARTIE COMMUNE

7 février 2019

CREATION DU COLLECTIF

PARTIE COMMUNE

Jeudi 7 Février 2019

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

PARTIE COMMUNE EST LE COLLECTIF, CRÉÉ EN 2018, À L'INITIATIVE DE **CAMILLE DE BAYSER (WILD PROJECTS), KARINE SCHERRER (THE ART DESIGN LAB), JEAN-FRANÇOIS VENET, ÉRIC ET HERVÉ SOUBRANNE (MOBILIER AUTHENTIC)** AYANT POUR OBJECTIF DE VALORISER L'ART ET LE DESIGN, À L'OCCASION D'EXPOSITIONS NOMADES DANS DES LIEUX TOUJOURS INÉDITS.

POUR SA DEUXIÈME ÉDITION, **PARTIE COMMUNE** PRÉSENTE UNE SÉLECTION DES OEUVRES DE :

CLÉMENT COGITORE / JULIEN LESCOEUR / NICOLAS MOMEIN / STÉPHANIE NAVA / BERTRAND PLANES / VIRGINIE TRASTOUR / MORGANE TSCHIEMBER /ARNAUD VASSEUX // WILD PROJECTS.

FRANCOIS AZAMBOURG / AURORE DE LA MORINERIE / WATARU TOMINAGA //
THE ART DESIGN LAB.

ANTONIO CITTERIO / CARLO NASON/ /VERNER PANTON
MOBILIER AUTHENTIC.

ATELIER JESPERS.

A L'ÉTAGE BETTINA, 5 RUE DU CHEVALIER DE SAINT GEORGE, PARIS 8,
DU 8 FÉVRIER AU 4 AVRIL 2019, DU LUNDI AU SAMEDI DE 11H À 19H.

LE VERNISSAGE EST PRÉVU LE 7 FÉVRIER DE 18H À 21H,
EN PRÉSENCE DES ARTISTES ET DESIGNERS.

HONEY HONEY

13 septembre 2018

MORGANE TSCHIEMBER

PRODUCTION &
LANCEMENT
DE LA 1ÈRE SÉRIE
BEYROUTH - LIBAN

BEYROUTH

14 septembre 2017

BERTRAND PLANES

INTERZONE

19 mars 2016

JULIEN LESCOEUR

WILD PROJECTS

L'étude de l'environnement urbain constitue le socle de la démarche artistique de Julien Lescoeur, il y puise une matière plastique et sémantique à partir de laquelle il construit un univers insoupçonné.

De la ville, il traque les éléments fantomatiques : la non présence des habitants, les lieux de transit ou des espaces privés, rendus déserts aux heures intermédiaires, pendant le sommeil de toute activité. Il révèle un environnement où, bien que l'humain en soit absent, on devine son passage. Cultivant une esthétique de la présence par l'expression visuelle de l'absence, il interroge la relation de l'homme à son environnement.

Guidé par une sensibilité formelle et épurée, son approche descriptive combine frontalité, composition et couleur. il crée des univers autonomes au fort pouvoir de suggestion. Le regard qu'il porte
est empreint d'une certaine tension. En effet, sa déambulation

en des lieux de transit vacants (couloirs, parkings, escaliers, stations service) se heurte à l'obstruction de barrières ou de grilles. Les personnages fantomatiques et les mannequins nous renvoient à notre propre anonymat. On subodore une «activité» dans les vitrines et les voitures incarnent une présence.

Si les photos se suffisent à elles-mêmes, le propos prend toute
sa consistance dans un corpus cohérent d'images qui s'enrichissent des échanges et des relations qui s'instaurent entre elles. C'est volontairement que la chronologie n'est pas respectée, le projet engagé il y a presque 10 ans, évolue au gré des nouvelles directions qu'il développe dans le temps.

Julien Lescoeur s'autorise à recadrer les photos et chaque image a un format qui lui est propre et unique. Les supports, comme les formats, varient. La picturalité des images et son propos
le conduisent à privilégier les grands formats. Les photographies des personnages sont à l'échelle une. Suggérant la possibilité d'une dialectique entre les regardeurs — individus anonymes

en transit — et l'environnement distingué, il fait du support le propos : aucun visage dans ces photos, sauf ceux des observateurs, reflétés.

Julien Lescoeur travaille en argentique avec une chambre folding 4×5 inches et ses photographies ne sont soumises à aucune mise en scène, ni manipulation particulière. Dans ses créations se pressentent des inspirations contemporaines allemandes (L'école de Düsseldorf, frontalité et objectivité de la prise de vue, monumentalité des formats) et américaines (New topographics

ou la représentation des paysages urbains contemporains) mais également le cinéma, de par la dimension fictionnelle des images et la « théâtralisation » du fond et de la forme. La peinture enfin, puisque il accorde un soin particulier au dessin et à la composition, à la palette des couleurs et des matières, et la dispersion harmo- nieuse de la lumière selon les règles du clair/obscur.

Dans ses differentes séries, Julien Lescoeur nous invite à réfléchir sur l'objet photographique dont la présence monumentale relève de l'occupation physique des lieux. Ses prises de vues frontales dont on perçoit les volumes, les successions et les profondeurs, invitent dans leurs dimensions fictionnelles, à imaginer une déambulation et à s'approcher pour voir ce qui se passe «derrière». Néanmoins la monumentalité des formats, accentuée par la tridimensionnalité du support affleurant et décollant l'œuvre

du mur, maintient le spectateur à distance. La photographie, de par son volume et son propos, interagit dès lors avec l'espace d'accrochage sur le mode de l'installation.

INTERZONE

27 janvier 2018

JULIEN LESCOEUR

CITTY SUMMITS

19 mars 2016

BERTRAND PLANES

WILD PROJECTS

CITTY SUMMITS

30 mars 2017

BERTRAND PLANES

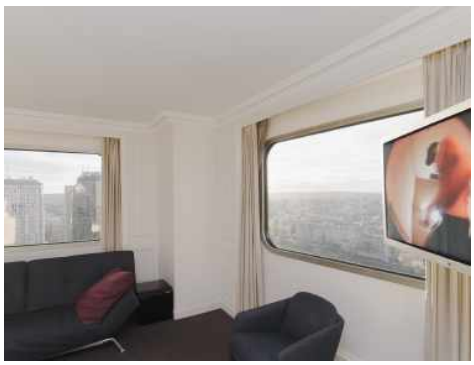
WILD PROJECTS
NOVOTEL PARIS TOUR EIFFEL

CITTY SUMMITS

30 mars 2017

BERTRAND PLANES

WILD PROJECTS
NOVOTEL PARIS TOUR EIFFEL



CITTY SUMMITS

19 mars 2016

BERTRAND PLANES

WILD PROJECTS
NOVOTEL PARIS TOUR EIFFEL

La ville, monstre de bitume et de béton a, dans son insatiable besoin de s'étendre, engloutie le relief des territoires qu'elle s'est accaparé. Ne laissant plus qu'alors la possibilité de hauteur aux bâtiments qui la composent. Constat frustrant pour ceux qui, emprisonnés des métropoles, n'aspirent qu'à l'effort de l'ascension montagneuse.
En manque d'élévation, Bertrand Planes et Émilie Mazeaud ont pris parti, pour le projet City Summit, d'inventer des montagnes en réinventant la topographie urbaine. S'imaginant d'impossibles constructions qui culmineraient à plusieurs kilomètres d'altitude. Car dépourvus de sommets à conquérir, ils vont chercher ceux que cache la ville. S'attaquant cette fois-ci au mont Olympe, ou plutôt à sa représentation batîmentaire, ils franchissent les paliers comme on atteint des cimes. 992 étages bétonnés de la tour du Novotel Paris Tour Eiffel. C'est ce qu'il faut enjamber pour gravir l'équivalent des 2917 mètres de roche du mont Olympe.

On pourrait croire que dans ces conditions, l'expérience de la marche, cantonnée à l'étroitesse d'un espace redondant, ne serait qu'une copie automatisée de la cadence hésitante de celui qui foule les montagnes. Mais le geste de la marche, dicté par la répétition des escaliers, se fait pourtant le même que celui de l'alpiniste, pas à pas. Les foulées sont les mêmes dans cette randonnée urbaine où les cairns –ces tas de pierres empilés guidant le marcheur en montagne- sont ici remplacés par d'insignifiants détails que la récurrence du passage dévoile. Récurrence, car la hauteur d'un bâtiment ne peut évidemment pas rivaliser avec celle de la montagne grecque. Et il a fallu à l'artiste gravir 32 fois cet immeuble pour y trouver une équivalence.
Cette élévation, topographiquement mensongère, tranche pourtant avec la véracité d'un effort qu'aucune vue ne peut apaiser. Car il est question d'une montée claustrophobique dans les cages d'escalier d'un hôtel où les lumineux panoramas, propres aux décors montagneux, sont remplacés par d'incessantes cages d'escalier qui n'ont comme astre qu'un néon. Et il n'y a pas de récompense picturale, pas d'admirable belvédère lorsque l'on pose enfin le pied sur la plus haute pierre de l'édifice. Juste l'aboutissement d'une ascension personnelle où le paysage, caché et gâché par les parois de parpaing, ne peut être que mental, issu d'un imaginaire subjectif.

Mais une objectivité opère pourtant. Car au moment où l'artiste, connecté et relié à un ordinateur, avale inlassablement les mètres, ceux-ci ainsi que leur équivalence en hauteur, sont retranscris sur le témoin impartial des paliers parcourus, un écran d'ordinateur. Ces exactes informations qui contrastent avec l'ersatz d'élévation, cette ascension virtuelle, peuvent être consultées dans une suite du 31 étage, transformée pour l'occasion en lieu d'exposition.

La performance ne suffisait pas à l'artiste, il fallait pouvoir se faire une idée du chemin parcouru vers les hauteurs. En résultent des représentations fantasmées de ce qu'équivaut la taille du mont Olympe. Des photographies remodifiées, rectifiées, des pourtant imposants, mais encore trop petits immeubles. Des images retouchées qui, selon les mots de l'artiste, sont « légitimées par l'effort physique qui a été fait. » On pourrait presque voir, à travers ces images, la volonté de transformer par la marche un encore trop bas bâtiment en un gratte-ciel au sommet inatteignable, qui n'existerait alors plus seulement dans l'esprit de celui qui accumule les étages. Celui qui, par un simple, mais constant effort, construit une cartographie faussée de l'élévation des cités.
Au final, le projet City Summit pose une question, le genre de celle qui cherche à réinventer l'aventure : Comment peut-on, dans un monde où chaque parcelle terrestre a été vue ou visitée, où chaque mont du monde a déjà été foulé, réussir à déjouer le déjà-fait, le déjà-vu ? Peut-être tout simplement en se faisant l'expéditionnaire de zones fictionnelles.
Bertrand Planes, explorateur de terres illusoires, en jouant d'analogie entre nos Babel modernes et d'anciens monts sacrés semble répondre à cette question. En découle une épopée contemporaine qui ne s'est faite que pas à pas, foulée après foulée, marche après marche. Et il en faut beaucoup pour atteindre l'Olympe. Exactement 61440.
Antoine Cantiny

CITTY SUMMITS

30 mars 2017

BERTRAND PLANES

WILD PROJECTS
NOVOTEL PARIS TOUR EIFFEL

ANDROGYNE

2017- 2016

MORGANE TSCHIEMBER - NICOLAS MOMEIN

WILD PROJECTS
AUBERVILLIERS

Passé le seuil de l'atelier, une séquence filmée de gestes à l'ouvrage. Cette chorégraphie en action de l'acte poïétique condense les manipulations articulées de Morgane Tschiember et Nicolas Momein qui inventent de nouveaux gestes mais aussi de nouveaux outils, pour ouvrager et œuvrer, c'est-à-dire, ouvrir.

Ouvrir des formes, des agencements, des perceptions, un territoire sensible, dans l'espace de travail de l'atelier devenu territoire commun pour l'exposition. Cette vidéo augure un dialogue
de gestes et d'actions sensoriels et incarnés, comme les jeux

de langage, pour reprendre Wittgenstein, qui ne prennent chair que dans leurs énoncés

Les deux artistes ont choisi de ne pas combiner exclusivement des pièces personnelles mais aussi de développer de concert une recherche plastique par induction à partir de matières et matériaux rapportés et d'outils à réinventer. Dès-lors, l'atelier androgyne ouvre une étendue de possibles entrecroisés. Au-delà des connota- tions générées stéréotypées, cette dérive artistique, à travers une relation tensorielle de contacts et de frictions, révèle le fragile raffinement des interventions de Nicolas Momein et la complé- mentaire vitalité martiale de Morgane Tschiember engagée dans des manœuvres physiques. Lui soigne avec pudeur des opérations techniques perfectionnées quand elle exhale le travail du matériau mis à nu et animé. Mais les deux s'accordent sur les mutations à opérer : les matières sont informées en matériaux et les matériaux redeviennent matières.

«Au fond de la matière pousse une végétation obscure; dans la nuit de la matière, fleurissent des fleurs noires. » Gaston Bachelard, L'eau et les rêves

Leur engagement commun a commencé aux Ateliers, par une plongée dans la matière, ou bien plutôt un rapport de force engagé dans un innommable matériau sombre, récupéré et questionné
à coups de baguettes de bois et de couteau à sushi. Cette concrétion indocile de latex sédimenté et oxydée par la mer, comme fossilisée, a fini par s'ouvrir, écartelée, pour dévoiler une stratification
de matière organique en cours de minéralisation. Ce corps dense est aussi un bloc de mémoire, un feuilletage métaphysique.

L'hypersensibilité partagée de Morgane Tschiember et Nicolas Momein pour la matière et les matériaux est éprouvée. Par contrainte ou empathie, ils se sont frottés à leurs propriétés matériologiques et épidermiques (bastaings de bois, mousse, élastomère...) et ont engagé des ouvertures, des transmutations, des conversions, des animations, des déplacements, des reconfigu- rations. Dès lors, les objets produits s'étrangéisent, échappent
à toute dénomination et manifestent leur altérité et sensualité constitutives. Ils font sourdre des rencontres tactiles, appellent et réveillent l'expérience du toucher ; et cette aperception sensible est de l'ordre de l'haptique. Les grandes arches déhanchées que Nicolas Momein a rapportées de son atelier sont gainées
d'un étrange derme plissé, à la fois organique et tramé en creux de motifs géométriques. Élégamment élancées, ces gangues de bulgomme rose raniment de sensuelles expériences tactiles
et se déploient de manière biomorphique dans l'espace qu'elles redessinent.

L'espace aux Ateliers est à appréhender selon cette réorgani- sation interne. Expériences sensibles et perceptives se télescopent et entrent en résonance, ou comme le dit si bien Morgane Tschiember: ils « voyaient les choses dans la multiplication de leurs relations et non comme des objets isolés [1] ».

[1] Morgane Tschiember évoquant Robert Smithson, journal de l'exposition Morgan Tschiember, « Six soleils », MAC VAL, 17 septembre 2016 – 5 mars 2017.

ANDROGYNE

17 octobre 2016

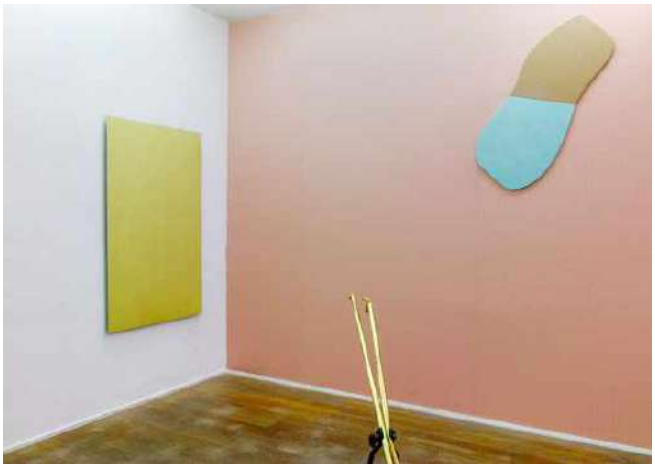
MORGANE TSCHIEMBER - NICOLAS MOMEIN

WILD PROJECTS
AUBERVILLIERS

2016 - 2011

GALERIE WHITE PROJECT

24 RUE SAINT CLAUDE
75003 PARIS



LES DÉPLACEUSES

19 mars 2016

NICOLAS MOMEIN

GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
galeriewhiteproject@gmail.com
www.whiteproject.fr

Nicolas MOMEIN

LES DÉPLACEUSES

VERNISSAGE LE SAMEDI 19 MARS 2016
À PARTIR DE 17H00
EXPOSITION JUSQU'AU 30 AVRIL 2016

« ... On a beaucoup parlé du travail de Nicolas Momein en termes de processus. Car nombre de ses pièces résultent d'une collaboration avec une entreprise ou un professionnel ; et même lorsqu'elles naissent d'un assemblage aléatoire dans l'atelier de l'artiste (la série des Sculptures par exemple), le point de départ en est souvent l'intérêt qu'éveille chez lui un matériau particulier, témoignant du savoir-faire d'une entreprise – le Bulgomme en est un bon exemple. Mais les sculptures de Nicolas Momein ne se réduisent pas au témoignage d'un moment partagé entre artiste et ouvrier. Elles prennent tout leur sens, selon moi, lorsqu'on les considère comme des objets ; mais des objets qui appartiendraient à ce régime particulier dont font partie les Objets de grève de Jean-Luc Moulène (une comparaison que j'emprunte au critique d'art Vincent Labaume). Comme eux, les objets de Nicolas Momein témoignent d'une forme de jubilation. Ils sont des ruptures dans la chaîne de production, des détournements du flux tendu vers un objectif improductif. Bien qu'ils aient été fabriqués par les mains et les outils de professionnels, comme les autres produits de l'entreprise, ils diffèrent entièrement d'eux ; car, au lieu de refouler dans la violence toute trace de ceux qui l'ont fait, ils sont là pour en révéler l'existence. Les Alliages résultent ainsi d'un détournement de la technique de métallisation, réalisés en collaboration avec les ouvriers d'une entreprise de métaux : l'acier en fusion est projeté en fine couche sur la surface de l'objet et se fige au contact du support froid. Le résultat est sans doute ce qui s'approche le plus d'un tableau dans l'œuvre de l'artiste ... »

« ... Si le travail de Nicolas Momein est donc politique, ce n'est pas sans une forte dose de fantaisie. Avec leurs formes poilues, gonflées, douces, lisses, savonneuses, les œuvres de cette exposition appellent fortement au contact physique - un contact physique qu'on pressent, d'instinct, un peu gênant : que dire de ces deux doigts mous, jaune vif, qui dépassent d'un tube d'acier ? De ces toiles renflées comme des ventres ? De ce préservatif gonflé d'eau qui pend d'une sculpture comme une goutte ? Sur son fond de couleur guimauve, l'exposition tendrait presque à prendre un tour grivois....»

Extrait du texte écrit par Camille Azaïs, critique d'art et commissaire d'exposition.

Expositions individuelles :

2016
- Everyone is light, you are light, Micro Onde, Centre d'art de l'Onde, Vélizy-Villacoublay.
- Steady sideslip, Rivoli2, Fondation pour l'art contemporain, Milan.

2015
- Coup de pouce, caoutchouc pouce, Les églises - Centre d'art contemporain de la Ville de Chelles.
- Dendrites, macles, grains ou inclusions, Salle Crosnier, Palais de l'Athénée, Genève.
- Jargons, Galerie Bernard Ceysson, Genève.
- Pegar, Galerie Tator, Lyon, en Résonance avec la Biennale de Lyon / FOCUS.

2014
- Débords, Zoo galerie, Nantes.
- Transmission(s), Exposition hors-les-murs de Triangle France, Cour de la Marie du 11ème, Paris.
- Walk like an egyptian, Galeries Nomades de l'IAC, Villeurbanne/Rhône-Alpes, Château-Musée, Tournon-sur-Rhône.

Expositions collectives :

2016
- Artgenève Fonds d'art contemporain Genevois.

2015
- Bourses Déliées, Halle Nord, Genève.
- Collection en vue, œuvres de la Collection IAC, Rhône-Alpes, Médiathèque Bièvre Isère ommunauté, Saint-Siméon de Bressieux et La Côte Saint-André.
- L'Hospice des mille cuisses - expériences de guérison, Manifestation pour les 20 ans du Centre d'art de Neuchâtel, Anciens abattoirs, Neuchâtel-Serrières.
- Rendez-vous à Singapour, co-direction artistique Biennale de Lyon, macLYON, Institut d'art contemporain, Villeurbanne/Rhône-Alpes, ENSBA Lyon, Institute of Contemporary Arts/LA SALLE College of the Arts, Singapour.

Nicolas MOMEIN, est diplômé de l'école supérieure d'art et de design de Saint - Etienne en 2011 et de la Haute École d'Art et de Design de Genève en 2012.

Sans titre | Fondation Rivoli2 Milan | 2015
Alliages | Vue exposition Micro Onde, Centre d'art de l'Onde | 2016 | Crédit photo : Aurélien Mole
Hors série 2 toujours avec Corinne Louvet | Savons | 2015 | Crédit photo : Corinne Louvet

DIGITAL DESERT

10 octobre 2015

CLEMENT COGITORE

GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24, rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
galeriewhiteproject@gmail.com
www.whiteproject.fr

Clément COGITORE

DIGITAL DESERT

VERNISSAGE
LE SAMEDI 10 OCTOBRE 2015
À PARTIR DE 17H00

EXPOSITION DU 10 OCTOBRE
AU 29 NOVEMBRE 2015

Pour sa 3ème exposition personnelle intitulée DIGITAL DESERT à la galerie White Project, Clément COGITORE, présente une nouvelle série de photographies: des natures mortes d'uniformes dans le désert, comme les restes d'une patrouille disparue.

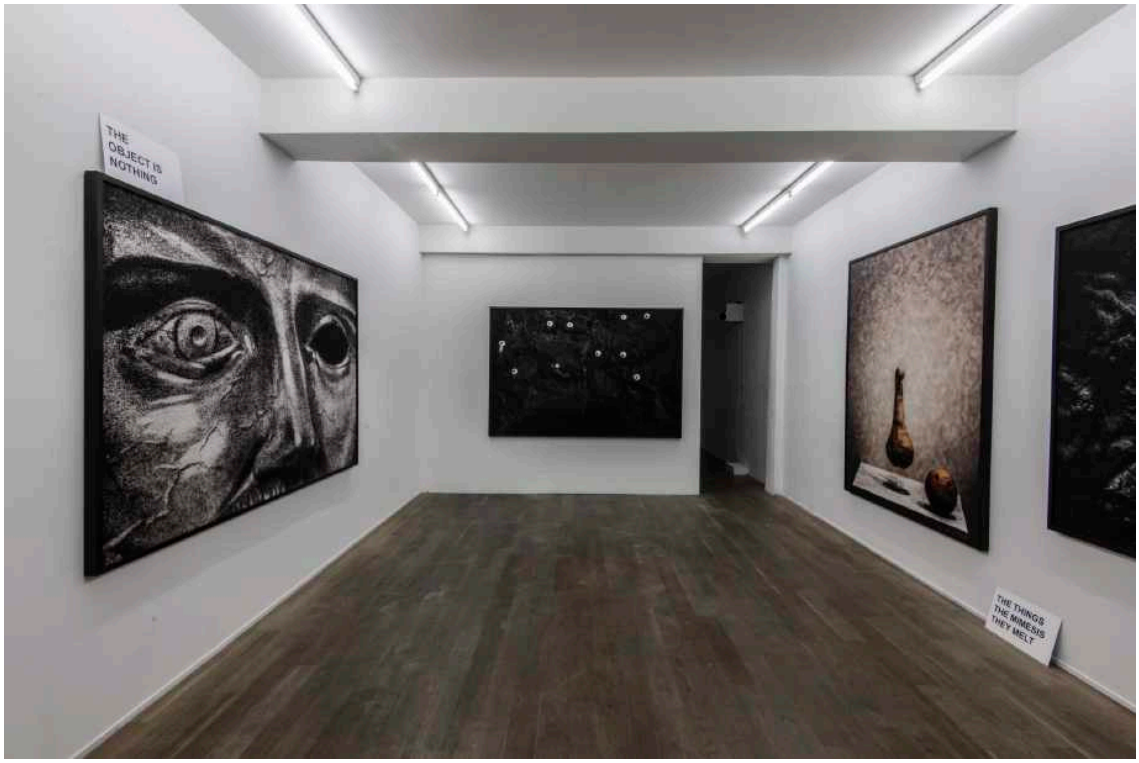
DIGITAL DESERT est le nom d'un uniforme d'un nouveau genre, habillant aujourd'hui tant l'armée américaine que les combattants de Daech. Par son motif de camouflage constitué de pixels, il est destiné à échapper au capteur numérique avant d'échapper à l'oeil humain.
Derrière ces mises en scène, c'est la notion de camouflage que l'artiste interroge. Clément Cogitore en explore la fonctionnalité et questionne par là la disparition du corps dans une image.
Ou la disparition comme art de la guerre.

Digital Desert | #2 | 2015 - C-Print, Diasec | 180 x 120 cm.
Digital Desert | Détails | 2015 - C-Print, Diasec | 30 x 50 cm.

Après des études à l'École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, et au Fresnoy-Studio national des arts contemporains, Clément Cogitore développe une pratique à mi-chemin entre cinéma et art contemporain. Mêlant films, vidéos, installations et photographies son travail questionne les modalités de cohabitations des hommes avec leurs images.
Il y est le plus souvent question de rituels, de mémoire collective, de figuration du sacré ainsi que d'une certaine idée de la perméabilité des mondes.
Ses films ont été sélectionnés dans de nombreux festivals internationaux (Quinzaine des réalisateurs Cannes, festivals de Locarno, Lisbonne, Montréal…) et ont été récompensés à plusieurs reprises. Son travail a également été projeté et exposé dans de nombreux musées et centre d'arts (Palais de Tokyo, Centre Georges Pompidou – Paris, Haus der Kultur der Welt – Berlin, Museum of fine arts – Boston…).
Il a reçu en 2011 le grand prix du Salon de Montrouge, a été nommé en 2012 pensionnaire de l'Académie de France à Rome-Villa Médicis.
En 2015 son premier long-métrage "Ni le ciel, ni la terre" , récompensé par le prix de la fondation Gan au Festival de Cannes-Semaine de la critique, a été salué par la critique internationale.
Né en 1983 à Colmar, Clément Cogitore vit et travaille entre Paris et Strasbourg.

Expositions personnelles
2014 «Fictions» Musée d'art moderne et contemporain, Strasbourg, commissariat Estelle Pietrzyck.
«Visions» Centre européen d'actions artistiques contemporaines, Strasbourg.
«Rumeurs» Galerie White Project, Paris.
«Clément Cogitore : Fotografien» Institut français, Stuttgart.
2012 «Rondes de Nuit» Galerie White Project, Paris.
2011 «Un archipel» Module-Palais de Tokyo, Paris, commissariat Daria de Beauvais.
«Angelu(s)x» Galerie Saint-Séverin, Paris.

Publications
2014 «Atelier» - Monographie, éditions Les Presses du Reel, Mars 2014.
Textes de Dominique Paini, Jean-Michel Frodon, Anael Pigeat.
2010 "Stories" - DVD monographique, Ecart production 2010,
Texte de Marie-Thérèse Champesme



I DON'T KNOW

10 janvier 2015

SOFIA BORGES

GALERIE WHITE PROJECT

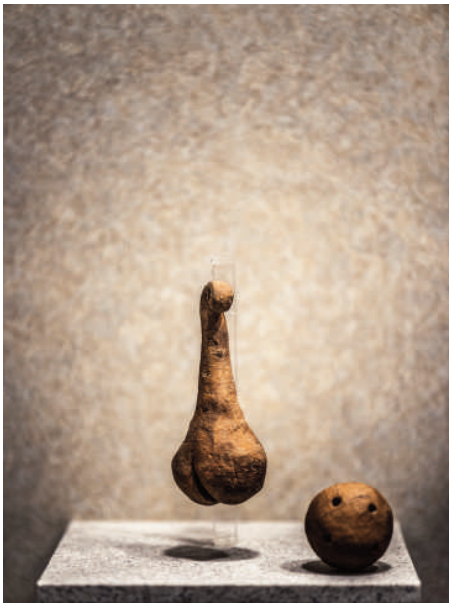
WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

I DON'T KNOW. I'M THE AUTHOR. I CAN'T SAY. I'M LOOKING.

Sofia BORGES

VERNISSAGE LE SAMEDI 10 JANVIER 2015
À PARTIR DE 17H00
EXPOSITION JUSQU'AU 28 FÉVRIER 2015
INTERRUPTION DU 25 AU 30 JANVIER 2015



1 Disjonction
Sofia Borges ne travaille pas, elle vit. Mais aussi loin qu'elle remonte, elle constate que sa vie est recouverte par les vagues d'une interrogation multipolaire. Et chaque fois qu'une période semble se terminer, elle se retrouve comme emportée par la vague, un peu plus loin, un peu ailleurs encore. Et à chaque fois, pourtant, c'est la même impression qui l'assaille, la même interrogation qui la fait se relever : penser, c'est accepter de vivre au cœur du non ratioïde, et vivre c'est penser la réalité au moyen d'éléments qui ne relèvent pas tous de la raison.
Sofia Borgès vit dans cette dissociation entre les vérités acquises et les évidences partagées, dans cette disjonction entre perception et signification, dans cette « schize » entre évidence et interrogation, dans cette faille entre les figures du sens et les cris nus que des choses muettes lui adressent. Et après chaque vague qui l'emporte et la ressuscite, elle creuse encore ce gouffre, cherchant non à répondre à ces questions qui l'assaillent mais à formuler une nouvelle question dans laquelle elle pourrait pour quelque temps habiter. C'est pourquoi son travail est véritablement et pour toujours un travail en cours.
Cette exposition est un moment de mise au point dans le mouvement de sa vie, et pour nous une plongée dans les arcanes d'une pensée en extension.

2 Le non vu
Comment rendre compte d'une pensée en constante évolution ? Sofia Borges le fait essentiellement par des images, des photographies, mais des photographies qui sans être abstraites ne représentent rien de « réel », sauf comme elle, à admettre que le gouffre entre sens et signification, entre image et chose, peut être rendu réel, ou du moins perceptible à travers des images.
Ses images, aussi paradoxal que celui puisse paraître, traquent l'invisible, pas au sens où il faudrait montrer ce qui se cacherait derrière les choses, être suprême ou illusion des sens, mais pour rendre sensible ce qui la saisit elle, ce questionnement qui ne la lâche jamais, cette impression récurrente de l'absence de sens de la vie. Mais là où de nombreux créateurs tentent d'imposer une signification aux choses malgré elles, Sofia Borges accepte de se saisir de ce fait que la vie, les choses, les êtres ressemblent plus à des fantômes qu'à des êtres doués de raison. Plus pétris de rêves que de chair, plus liés au vide que libres et maîtres de leur conscience et de leur corps, ces fantômes elle les fait littéralement paraître sur l'image. Et à travers eux, elle fait émerger du visible même le non-vu.
Le non-vu est cette faille qui sépare l'acte de penser du geste intime de croire. Le non-vu est la peau de la question qui s'impose et qu'on a peur d'accepter lorsqu'on découvre, en soi-même, la fragilité du vide qui creuse le sens même de la vie.

3 La question ? I don't know !
Après trois ans de voyages et de séjours à l'étranger, l'artiste s'est doublé d'une curatrice pour un projet improbable de résidence dans un ancien hôpital désaffecté au cœur de Sao Paulo. Et là, une nouvelle vague l'a soulevée et conduite vers des zones nouvelles. Elle s'est enfermée dans son atelier pour une plongée en elle-même avant de se rendre à Matarazzo. Les oeuvres qu'elle produit alors sont à la fois le produit de cet enfermement et le résultat de cette "rencontre" avec ce lieu si singulier et sipuissant.
C'est cette expérience qu'elle nous livre dans cette exposition intitulée « I don't know ». Ce titre est à prendre au pied de la lettre, parce que, dans son univers, à la différence du nôtre, rien ne tient. Toute son énergie, elle la mobilise pour faire l'expérience de cette instabilité radicale : celle du sens, celle des évidences, celle de nos croyances, celle de notre incroyable prétention au savoir, celle du sujet même qui produit ces énoncés, celle de la matérialité des choses.
One day I realized that since the beginning my works were not about answering a question, but about raising one.
Un exemple de question : Qu'y a-t-il avant la caverne de Platon ? Réponse : I don't know, I'm the author, I cant say, I'm looking
Mais dans ce « non savoir » si cher à Bataille, il a avant tout l'acceptation du fait de ne pas savoir comme source de la mise en mouvement de la pensée partant à la rencontre du non sens.
Et soudain quelque chose émerge, dans cette résidence où elle cherche solitude et possibilité d'habiter ses questions. Un jeu complexe entre des formes en céramique, des images rapides et mises en scènes instables, un prolongement de l'interrogation sur la structure d'attente de l'image et la rencontre avec le cœur d'une histoire ancienne et si actuelle, celle de la tragédie grecque.
Non que Sofia Borges se mette à écrire une pièce de théâtre inspirée des tragiques grecs ! Simplement elle découvre dans cet hôpital désaffecté que la mise en scène, d'images, d'objets en céramique, de l'espace et de textes forme une nouvelle constellation permettant de tenir et d'exister face au non sens.
Les textes – poèmes, analyses, développements d'idées, esquisses de questions possibles, impressions - jouent un rôle majeur dans le travail de Sofia Borges. Le texte n'est pas ici celui de la narration mais la tentative de dire malgré tout par des mots l'impossible dans la pensée.
Son travail consiste en cette dans cette capacité à faire tenir ensemble des éléments apparemment hétérogènes et à faire émerger de leur rencontre une nouvelle question. La question ici, c'est celle de la tragédie. Ensemble, ces éléments visuels, plastiques et textuels mettent à nu une part un peu oubliée au cœur même de la définition de la tragédie selon Aristote. Pour elle, le tragique se révèle dans l'incapacité des personnages à comprendre les mots même qu'ils utilisent pour dialoguer. La tragédie se nourrit à cette source à la fois intime et « extime », la duplicité, autrement dit l'impossibilité de faire coïncider les différents éléments qui concourent à la fabrication du sens.
Avec « I don't know », Sofia Borges met en scène sous forme d'un assemblage d'élément désassemblés, cette conjonction astrale improbable entre étoiles neuves et planète inconnues, entre croyances déchues et espérances bricolées, entre énergie trouvant sa source dans la nuit de la terre et déchirure psychique face au non sens. Car c'est là que plongent les tentacules de la réflexion de Sofia Borges dans la nuit sans nom qui précède le doute, dans le silence troublé des profondeurs d'où remontent des voix qui la troublent.

Jean-Louis Poitevin

Before Cave of Platon | 2014 | 50 x 75 cm | éd. 3/5
The Tragic | 2014 | 150 x 225 cm | éd. 1/5
Sound | 2014 | 200 x 150 cm | éd. 2/5

RUMEURS

6 septembre 2014

CLEMENT COGITORE

GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

Clément COGITORE

RUMEURS

VERNISSAGE
LE SAMEDI 6 SEPTEMBRE 2014
À PARTIR DE 17H00

EXPOSITION
DU 6 SEPTEMBRE AU 31 OCTOBRE 2014

NOCTURNE LE 23 OCTOBRE | INTERRUPTION DU 23 SEPT. AU 1ER OCT. 2014

« Ô, être mort un jour, et les connaître infiniment,
toutes les étoiles : car comment, comment les oublier? »
Rainer Maria Rilke

«*Elégies* est le film d'une nuit dans laquelle les présences anonymes sont en proie à leur solitude (...). Les sifflements retentissent, les éclairs stroboscopiques nappent la marée humaine, les basses se font de plus en plus sourdes, et seuls les écrans des téléphones portables, faibles astres, renvoient l'image vague de ce qui se passe sur une scène que nous ne verrons pas. Clément Cogitore finira par filmer l'artifice du décor, détournant le regard vers la machinerie, comme par pudeur peut-être, de peur d'être trop *élégiaque*. Mais, l'élégie est là, battante comme le cœur de Rilke sur le sentier de Duino, écrivant sa lamentation devant un monde au devenir de ruine, endeuillé de toutes les existences qu'il a abritées, un monde du silence succédant à la musique, de l'abandon succédant à l'amour (...).

(…) Ces rumeurs — qu'elles soient d'ancestrales croyances ou de parasitaires fictions numériques — viennent du fond des âges, grésillent comme les voix résonnantes dans une mauvaise radio, fourmillent de toutes parts. Jamais elles n'ont été aussi assourdissantes, à la narration confuse et fragmentée, et nous n'en sortirons pas (…).
Cogitore décide donc d'en faire sa matière première, avec un engagement pictural. Ainsi, par la photographie, il revisite la peinture classique, comme la *Déposition* du corps du Christ. Il choisit ce moment précis de bascule : juste après la Crucifixion et l'acte irréparable, juste avant la Pietà et la déploration (…). La photographie intitulée *L'Atelier* est, elle aussi, énigmatique, donnant à voir quelques outils de prise de vue, non loin d'une grotte, sorte de trous de brouillard au milieu d'une nature originaire qui devrait être le sujet de l'image. Tout est en place pour que le miracle se produise, par-delà la brume s'épaississant. Le gouffre est le lieu d'une possible apparition, possible miracle ou résurrection ; mais ici encore, c'est le hors champ qui règne en maître (…).
Cogitore cherche en permanence la scène sur laquelle pourraient avoir lieu les sacrifices et les rituels d'aujourd'hui, et il fait le pari que notre monde abrite encore un feu et des fresques invisibles. Parions avec lui.»

Extrait du texte écrit par Léa Bismuth,
critique d'art et commissaire d'exposition.

Après des études à l'Ecole supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, et au Fresnoy-Studio national des arts contemporains Clément Cogitore développe une pratique à mi-chemin entre cinéma et art contemporain. Mêlant films, vidéos, installations et photographies son travail questionne les modalités de cohabitations des hommes avec leurs images.
Il y est le plus souvent question de rituels, de mémoire collective, de figuration du sacré ainsi que d'une certaine idée de la perméabilité des mondes.
Ses films ont été sélectionnés dans de nombreux festivals internationaux (Quinzaine des réalisateurs Cannes, festivals de Locarno, Lisbonne, Montréal...) et ont été récompensés à plusieurs reprises. Son travail a également été projeté et exposé dans de nombreux musées et centre d'arts (Palais de Tokyo, Centre Georges Pompidou - Paris, Haus der Kultur der Welt - Berlin, Museum of fine arts - Boston...).

Expositions personnelles
2014 «Fictions» Musée d'art moderne et contemporain, Strasbourg, commissariat Estelle Pietrzyck.
«Visions» Centre européen d'actions artistiques contemporaines, Strasbourg.
2012 «Rondes de Nuit» Galerie White Project, Paris.
2011 «Un archipel» Module-Palais de Tokyo, Paris, commissariat Daria de Beauvais.
«Angelu(s)x» Galerie Saint-Séverin, Paris.

Publications
2014 «Atelier» - Monographie, éditions Les Presses du Reel, Mars 2014.
Textes de Dominique Paini, Jean-Michel Frodon, Anael Pigeat.
2010 "Stories" - DVD monographique, Ecart production 2010
Texte de Marie-Thérèse Champesme

Né en 1983 à Colmar, Clément Cogitore vit et travaille entre Paris et Strasbourg. Il a été nommé pour l'année 2012 pensionnaire de l'Académie de France à Rome-Villa Médicis. Représenté par la galerie White Project, Paris.

Légendes:
Portrait #1 | 2014 | Vidéo, 2 min.
Déposition | 2014 | Photographie 120 x 100 cm.
Atelier | 2014 | Photographie 120 x 100 cm.

LA LUXURIANCE SAUVAGE DE LEURS RAMIFICATIONS

15 mars 2014

STEPHANIE NAVA

GALERIE WHITE PROJECT

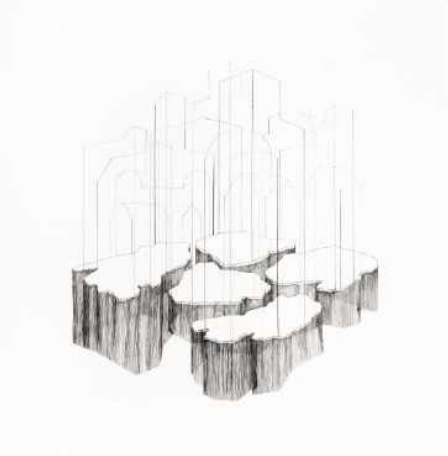
WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

Stéphanie NAVA

LA LUXURIANCE SAUVAGE DE LEURS RAMIFICATIONS

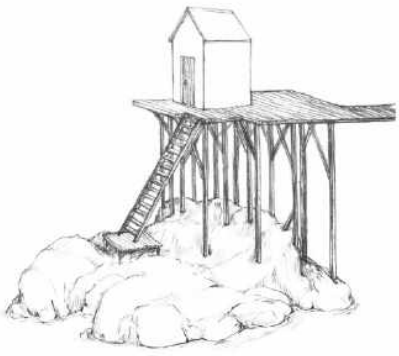
VERNISSAGE LE 15 MARS 2014
À PARTIR DE 17H00
EXPOSITION DU 15 MARS AU 19 AVRIL 2014
NOCTURNE LE JEUDI 27 MARS 2014



« (…) Dans le jeu de montage-démontage des systèmes auquel elle se livre, les rets qu'elle tisse et façonne permettent à l'invisible de se glisser dans le visuel et c'est bien l'un des enjeux de son travail. (…). Ainsi, et ce depuis longtemps, l'œuvre de Stéphanie Nava cherche à circonscrire ce qui échappe à toute représentation et ne peut être cristallisé en quelques images et mots, à savoir, la fabrication de la communauté (…) et les modalités du vivre ensemble. De la même façon que l'on dit de ce dont on ne peut parler, qu'il faut le chanter plutôt que le taire (d'après la formule de Wittgenstein), pour cette entreprise prométhéenne (n'oublions pas que le feu est la condition du foyer), l'artiste examine et convoque les conditions de possibilité de la communauté. Parmi celles-ci, on retrouve les sujets centraux de son œuvre : l'espace et le territoire (…) au territoire géographique, construit (la question de l'habitat au cœur de *La luxuriance sauvage de leurs ramifications*) et urbain ; le langage comme possibilité de relier les êtres, d'établir des correspondances et des passerelles (comme dans le dessin *Traduire*) ; le temps commun – qu'il s'agisse d'une histoire collective ou de présences désynchronisées dans un même espace, comme dans la série *La fabrication de la communauté* ; mais aussi le désir comme un « motus » qui donne l'impulsion première à la communauté. Ainsi, ce qui fait tenir ensemble le tout n'est pas à la périphérie, mais bien au centre de l'être ensemble, et ce, parce qu'il est au sein de chaque individu. Et l'œuvre de Stéphanie Nava est riche de rencontres amoureuses accomplies ou ratées, de désirs latents et refoulés. Mais le désir est fougueux et contradictoire et le droit est nécessaire pour le réguler, comme la bienveillance pour l'entretenir, à l'instar des dessins inspirés des représentations religieuses où elle figure des personnages portant dans leurs bras des cités ou des paysages, en signe de leur protection. Le trait d'une pensée en forme de projet collectif. »
Marie-Cécile Burnichon
Extrait du texte *Le trait d'une pensée et d'un désir*.

« Mon travail, initialement établi autour de questions relationnelles, s'est vite tourné vers les structures qui les portent et façonnent leur développement dans des lieux ; comment les choses sont construites et quelles logiques spatiales se trouvent établies dans des situations données. Un geste est *situé*. Il existe dans une relation précise à l'espace, et cela implique des questions territoriales. De fait, déterminer un territoire revient à en dessiner les contours et c'est en ce sens que la cartographie m'importe, car elle est un geste d'établissement de lignes - frontières ou flux. (…)
Si le dessin cartographique fourmille de conventions, pour *La luxuriance sauvage de leurs ramifications* j'expose des lieux dont le dessin est déterminé par d'autres facteurs. Chacun des éléments pose une question de dessin, dans sa genèse tout autant que dans sa présence: le mural de la jungle produit un *all-over* et transforme le mur en aplat sans perspective, la grotte raconte la relation incontournable du boyau caverneux à un à-côté impénétrable de matière dense, l'architecture en écorces met en relation une forme organique avec de la géométrie, etc. La pièce est un rassemblement de lieux qui sont aussi (potentiellement pour certains) des habitats : une forêt, une construction architectonique, un paysage parcouru d'un réseau, un plan d'appartement, une grotte. Et c'est en tant que tels qu'ils m'intéressent. »
Stéphanie Nava

Extrait d'un entretien avec Marie-Cécile Burnichon.
Textes publiés dans le catalogue de l'exposition *Phantasma Speculari*, Prix des Partenaires du Musée d'Art Moderne de Saint-Étienne Métropole, éditions Silvana Editoriale, 2013.



Stéphanie Nava est née en 1973. Après des études à l'École des Beaux-Arts de Valence, elle expose son travail régulièrement en France et à l'étranger notamment avec l'Institut d'Art Contemporain, Villeurbanne, la Galleria Neon, Bologne, le CAC, Màlaga, le Kunstverein Tiergarten, Berlin, le Musée Régional d'Art Contemporain, Sérignan, Le Parvis, Pau… Son travail est présent dans de nombreuses collections publiques. Lauréate de la bourse Villa Médicis Hors les Murs en 2005, elle a élaboré à Londres l'ambitieux projet *Considering a Plot (Dig for Victory)* sur plusieurs années, projet montré en 2008 au Centre d'Art Contemporain de la Ferme du Buisson de Marne-La-Vallée puis à Viafarini DOCVA, Milan, en 2009 au Centre d'Art Passerelle de Brest, en 2011 au Musée d'Art Contemporain de Detroit et actuellement, dans une nouvelle version augmentée, au Kunstmuseum Dieselkraftwerk de Cottbus en Allemagne. Lauréate du Prix des Partenaires en 2013, le Musée d'Art Moderne de Saint-Étienne Métropole lui a consacré une exposition ainsi qu'un catalogue monographique à l'automne dernier.

La luxuriance sauvage de leurs ramifications (détail) | 2014 | installation, technique mixte | dimensions variables.
Point de contact | 2013 | crayon sur papier | 100 x 100 cm
Traverser (détail) | 2011 | dessin au crayon sur papier | 17 x 24 cm

WHITEPROJECTS

LIEUX DESSINÉS

SUR UNE PROPOSITION DE LA GALERIE WHITE PROJECT ET D'ANNE-CÉCILE GUITARD
EN PARTENARIAT AVEC LA GALERIE DE BAYSER
ET LA COLLABORATION SCIENTIFIQUE D'ÉRIC PAGLIANO

VERNISSAGE LE SAMEDI 11 JANVIER 2014
À PARTIR DE 17H00
EXPOSITION JUSQU'AU 26 FÉVRIER 2014

INTERRUPTION DU 16 AU 28 JANVIER 2014 | NOCTURNE LE 6 FÉVRIER 2014

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

DAEJIN CHOI
JEAN-BAPTISTE CAMILLE COROT
SARAH GARBARG
CORNELIS HUYSMANS
ANGÉLIQUE LECAILLE
FLORENCE LUCAS
JULES MEYNIER
ACHILLE ETNA MICHALLON
JEAN-FRANÇOIS MILLET
STÉPHANIE NAVA
MARINE PAGÈS
GABRIEL PRIEUR
DIDIER RITTENER

Rêve d'évasion, fixation d'un souvenir ou encore projection utopique, l'art du paysage peut s'enorgueillir d'être devenu un « poncif » incontournable de l'Histoire de l'art et des questions esthétiques. S'appropriant aujourd'hui toutes les disciplines, le genre a atteint ses lettres de noblesse au XVIIe siècle, période durant laquelle les grands représentants de l'école classique ont excellé à représenter une nature idéalisée, dont l'achèvement n'avait pour intention que de servir un récit biblique ou mythologique. Dès lors, s'émancipant peu à peu de toute intention narrative, les études paysagères esquissées sur le motif s'épanouiront dans la pratique du dessin, dont la liberté intrinsèque révèlera des chefs d'œuvres de modernité plastique et formelle avant l'heure.
En jouant à la fois sur le fond et la forme de l'évènement, présenté tout d'abord à Paris: galerie White Project en janvier 2014 - galerie de BAYSER en juin 2014 puis à Séoul ou Busan (Corée du Sud), le projet s'envisage comme un work in progress itinérant. Une exposition nomade traitant du nomadisme, se questionnant elle-même et questionnant l'espace d'exposition. Le paysage, à travers cette historicisation nécessairement subjective, serait la transcription d'un art de vivre «nomadisant», en figeant sur le papier les déplacements artistiques, qu'ils soient vécus et/ou conceptualisés. Qu'il s'agisse de traverser des lieux, des temporalités ou des émotions, que cela puisse parfois prendre un virage politique ou social, le voyage, par un phénomène de globalisation, devient en effet principe, choix de vie. L'hypermobilité virtuelle ou réelle crée ainsi des nomades d'un nouveau genre, parfois appelés les néo-nomades. Force vive d'une société en perpétuelle mutation, la figure de l'artiste incarne par excellence cette pensée en mouvement, le créateur puisant dans ses déplacements, multiples et protéiformes, la source et le renouvellement de son travail. Le genre du paysage serait donc entendu comme une pérennisation du voyage, réel ou fictif. Accumulant les strates de références symboliques et culturelles, les artistes contemporains réunis dans cette exposition partagent ce goût pour l'archive et la relecture iconographique. Ce regard posé sur des oeuvres préexistantes agit comme un révélateur, provoquant des effets de raccourci, des décalages, jusqu'à s'essayer à l'uchronie. Comme autant de pépites référentielles, les dessins se jouent de «l'arsenalculturel» du spectateur (Anne Cauquelin, L'Invention du paysage, Paris, PUF, 2000), entretenant un rapport ambigu, à la fois critique et déférent à l'histoire, à la mémoire collective et individuelle et bien entendu à l'imagination. Le paysage devient entité, il est cette «forêt de symboles» qui recompose artificiellement l'idée de Nature et s'impose à travers l'histoire des arts comme un pur «énoncé culturel» (Anne Cauquelin, op. cit.).
Anne-Cécile Guitard

Des routes ne menant nulle part traversant des champs abandonnés, traces d'un monde disparu (Marina Pagès), des toponymes et des numéros, signes prélevés de relevés de cadastres, formant une écriture presque stellaire de l'espace terrestre (Sarah Garbarg), la vue d'un village se déployant sur une étendue sans fin simplement bloquée par la coupure du papier d'œuvre (Hendrick Gijsman et Romain-Etienne-Gabriel Prieur), des fragments de paysage extraits d'une peinture académique de Charles Gleyre intitulée Les éléphants mais dépourvus d'éléphants, devenant par le procédé même du transfert, tout autre, telle une hétérotopie (Didier Rittener), des montagnes aux profils acérés et accidentés fortement hostiles dont la grandeur glaciale n'est égale qu'aux dimensions du papier (Angélique Lecaille), des traits curvilinéaires ou multidirectionnels dessinant des formes mimétiques minimalistes d'arbres, d'eaux et de crêtes (Jean-Baptiste Camille Corot et Jean-François Millet), des ponts et des viaducs reliant des îles, métaphores étymologiques du mot traduire – faire passer, conduire – qui en forme le titre (Stéphanie Nava), la graine contenant non seulement en puissance, mais aussi en acte l'arbre (Florence Lucas), des gratte-ciel émergeant d'une ville coréenne (Dae Jin Choi).

Ces quelques descriptions fort succinctes ne visent qu'à établir des liens entre des dessins d'artistes non seulement de formations et de démarches tout aussi différentes que singulières, mais aussi d'époques différentes. Hendrick Gijsman appartient ainsi à l'école des anciens Pays-Bas ; Prieur, Corot et Millet - ces deux derniers étant mieux connus - sont actifs en France au XIXe siècle tandis que les autres noms sont ceux d'artistes du XXIe siècle. Et pourtant, il y a entre tous ces dessins une certaine permanence des formes, des traits ou des lignes devrait-on dire. Le dessin a en effet ceci de particulier, contrairement aux autres médias, comme la peinture et la sculpture, d'être le seul à l'époque moderne à utiliser des signes réduits, partiels, en instance de formation mimétique devrait-on ajouter, car il est, comme le désigne son orthographe ancienne (le petit e qu'il a perdu à la fin du XVIIIe siècle), projet, étude, mise en place d'idées, d'où le fait qu'il soit avant tout signe. Un trait qu'il soit du XVIe siècle ou du XXIe siècle est en fin de compte un trait et c'est ce que l'on perçoit en tout premier lieu avant d'y reconnaître des formes : la ligne, le médium avant toute chose. Jean-Luc Nancy dans l'exposition Le plaisir au dessin au musée des Beaux-arts de Lyon en 2007 l'avait bien montré.

Il ne suffit pas de dire qu'une communauté sémiotique et esthétique réunit le dessin contemporain et le dessin ancien – du moins, certains dessins anciens tout comme certains dessins contemporains. Il faut aussi pouvoir dire que ces dessins ont été choisis en raison d'un dénominateur commun, et celui-ci est le lieu. Cette notion a l'avantage d'appartenir à plusieurs champs du savoir, en l'occurrence, géographique, rhétorique, philosophique, géométrique. Les dessins sélectionnés rentrent pour certains d'entre eux partiellement ou totalement dans l'un de ces champs, le géographique qu'il soit imaginaire, fantasmé, réel, métaphorique ayant été celui qui a permis de les assembler et celui dans lequel tous entretiennent une relation particulière.
Éric Pagliano

Stéphanie NAVA | *Traduire* | 2011 | encre sur papier | 120 x 80 cm | Courtesy galerie White Project
Jean-François MILLET | *Le four de Dyane* | 1875 | Plume, encre brune sur esquisse au crayon | 19 x 29,5 cm | Galerie de Bayser
Angélique LECAILLE | *Je suis une île* | 2011 | Série, mine de plomb | Dimensions variables | Courtesy galerie Mélanie Rio

LES ARTIFICES

9 novembre 2013

SOFIA BORGES

GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

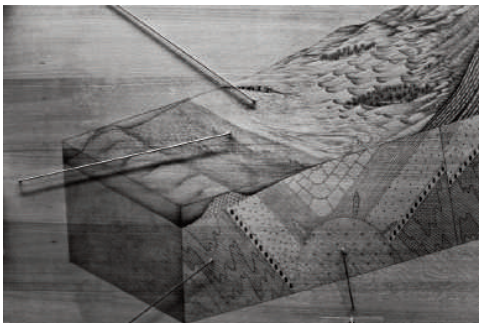
WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

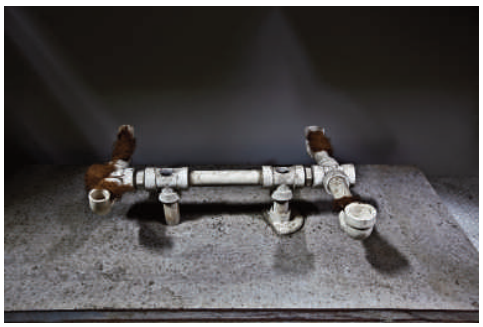
Sofia BORGES

LES ARTIFICES

VERNISSAGE LE SAMEDI 09 NOVEMBRE 2013
À PARTIR DE 17H00
EXPOSITION JUSQU'AU 21 DÉCEMBRE 2013

NOCTURNE LE 14 NOVEMBRE | INTERRUPTION DU 4 DÉC. AU 8 DÉC. 2013





"Sofia Borges joue avec la photographie. Si par « jouer » on entend interroger, questionner, interpeller inlassablement la photographie, en tant que moyen intermédiaire d'accession à la réalité.
Car en effet – qu'on ne s'y trompe pas – dans ces grands-formats qui lui valent d'ores et déjà une reconnaissance certaine dans son pays natal, le Brésil, ce n'est pas tant le sujet, en soi, qui focalise l'attention de l'artiste, que le langage utilisé pour traduire cette réalité ; la photographie elle-même.

Davantage encore que la peinture, la photographie se donne pour illusionniste, pour neutre et immédiate impression de la réalité. Et c'est bien sur cette intersection précise que l'artiste travaille, puisque la photographie n'est pas la réalité, mais un langage puisant dans cette dernière. Un langage aboutissant à une représentation, à un sens, auquel l'artiste s'intéresse en ce qu'il est possible de le subvertir et de le manipuler.

Celle dont on parle en tant que « plus jeune artiste sélectionnée pour la trentième biennale de São Paulo » ne choisit pas une position de confort. Pour elle comme pour le spectateur.
Volontiers inquiétant et étrange, son travail réside dans le fait de se poser des questions, pareillement adressées à l'encontre du spectateur.

Sofia BORGES, née en 1984 est diplômée en Arts Visuels de l'Université de São Paulo. Elle vit et travaille entre São Paulo et Paris.

Prix et nominations:
- Paul Huf Award 2013 – Brazilian nominee - Amsterdam, Netherlands.
- BES-PHOTO 2013 Photography Award – nominated artist – Lisbon, Portugal
- PIESP 2011/2012 (Independent Art Program of Escola São Paulo) – year grant - São Paulo, Brazil
- Clube da Fotografia MAM 2011 - invited artist - São Paulo, Brazil
- Prêmio Pipa 2010 (Professional Investiment Art Award) – nominated artist, Rio de Janeiro, Brazil
- Red Bull House of Arts – Artistic Residency - São Paulo, Brazil.
- Paul Huf Award 2010 – Brazilian nominee - Amsterdam, Netherlands.
- Prêmio Porto Seguro de Fotografia – Categoria Pesquisas Contemporânea - Prize - São Paulo, Brazil.
- Fundação Iberê Camargo – Prize for Outstanding - São Paulo, Brazil.
- 47° Salão de Artes Plásticas de Pernambuco – year grant for Artistic Research
- 33º SARP / 2008 – Prize – Ribeirão Preto, Brazil.
- 36° Salão de Arte Contemporânea Luiz Sacilotto / 2008 – Prize - Santo André, Brazil.
- 8º Salão Elke Hering /2007 – Prize – Blumenau, Brazil.

Expositions individuelles:
2 0 1 3
- Os Nomes - BES-Photo Award | Instituto Tomie Ohtake - São Paulo, Brésil
- Impossível - Galeria Milan - São Paulo, Brésil
- Os Nomes - BES-Photo Award | Museu Berardo - Lisbon, Portugal
- Reincidencia y Paradigma - Galeria OMR - Mexico City, México
2 0 1 2
- Estudo Para Ausência – 30ª Bienal de São Paulo: A Iminência das Poéticas – Pavilhão da Bienal – São Paulo, Brésil.
- Tema – Centro Cultural São Paulo - São Paulo, Brésil.

Expositions collectives:
2 0 1 3
- Voir est une Fable - La Réserve Hotel - Paris, France
- Imagine Brazil - Astrup Fearnley Museet - Oslo, Norvége
- Draft Urbanism - Biennial of the Americas - Denver, USA
- Fotonovela - III Fórum Latino-Americano de Fotografia, Itaú Cultural - São Paulo, Brésil
- Paralaje – Pablo Accinelli and Sofia Borges - Galeria The Goma - Madrid, Espagne
- Lugar Nenhum – Instituto Moreira Sales – Rio de Janeiro, Brésil
- 30ª Bienal de São Paulo: A Iminência das Poéticas - Palácio das Artes - Belo Horizonte, Brésil
- 30ª Bienal de São Paulo: A Iminência das Poéticas - SESC-SP, Bauru, Brésil
2 0 1 2
- Fronteiras – Casa Contemporânea – São Paulo, Brazil.

http://sofiaborges.carbonmade.com

Monstro | 2012 | 100 x 102 cm | éd 3/5
Mapa | 2012 | 100 x 150 cm | éd 4/5
Esqueleto | 2012 | 150 x 225 cm | éd 2/5

SACRE GERANIUM

12 septembre 2013

NICOLAS MOMEIN

GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

Nicolas MOMEIN

SACRÉ GÉRANIUM

VERNISSAGE LE JEUDI 12 SEPTEMBRE 2013
A PARTIR DE 17H00
EXPOSITION JUSQU'AU 31 OCTOBRE 2013

NOCTURNE LE 24 OCTOBRE | INTERRUPTION DU 24 SEPT. AU 4 OCT. 2013

Les sculptures de Nicolas Momein se nourrissent des matériaux les plus divers. Elles mobilisent des gestes et des connaissances hétérogènes qu'il acquiert de manière empirique. Son intérêt se porte vers différentes pratiques, celles que l'on retrouve chez les artisans, les ouvriers ou les agriculteurs à travers leurs techniques et leurs formes d'inventions. C'est par l'intermédiaire des objets visés que des relations s'établisse avec ces spécialistes. Il adopte alors des situations d'apprentissage où le b.a.-ba et la répétition sont des conditions essentielles à l'apparition de ses sculptures pour mieux comprendre un geste, l'assimiler, et pouvoir, parfois, le coupler à un autre. Ces situations l'amènent à développer une économie de travail collaborative vers une production qui s'appuie sur des procédés et des matériaux transmis dans la chaîne de fabrications. Par un déplacement de la forme usuelle de ces matériaux et de ces gestes, il essaie de mettre en jeu une certaine rivalité entre la dimension fonctionnelle et la valeur sculpturale des objets, sans décider laquelle des deux domine.
Les connaissances qu'il manipule dessinent alors des circuits, mélangeant différents langages sur lesquels des formes intermédiaires, au design comme flouté, se précisent.

Nicolas MOMEIN, né en 1980 est diplômé de l'école supérieure d'art et de design de Saint - Etienne en 2011 et de la Haute École d'Art et de Design de Genève en 2012.
Il vit et travaille à Saint - Etienne et à Genève. En résidence au Centre d'art Contemporain de Noisy-le-Sec 2013 - 2014.

Prochaines actualités de Nicolas Momein :

IAC Villeurbanne RENDEZ-VOUS 13
Jeune création internationale
du 10 septembre au 10 novembre 2013
+ d'infos

Docks Art Fair
Stand 28
du 12 au 15 Septembre 2013 - Lyon
Invitation VIP sur demande
+ d'infos

Atelier des testeurs Chalet Society
14 Boulevard Raspail, Paris 75014
du 25 au 29 Septembre 2013
+ d'infos

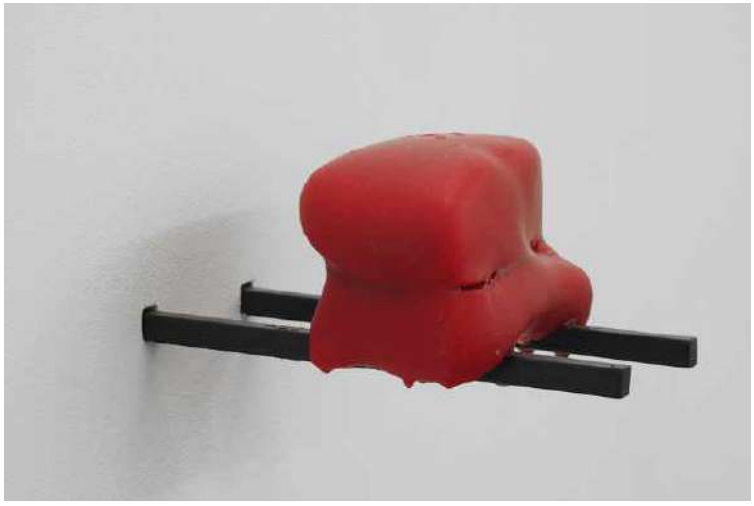
Exposition réalisée avec avec le soutien :
de la Mairie de Paris – Département de l'Art dans la Ville
et du Laboratoire PROVENDI

Efficace, 33 jours 87 rue des allées 42 000, Pauline, Vial, Antoine Gonzalez, Pavel et Sokolov | Savon Provendi, 2013

Dallas Opus Chaumière | Pares Brise joint de carrelage | 2013 | Dimensions variables
Le Magasin, centre d'art comtemporain de Grenoble | Crédit photo : Blaise Adilon.

Quelques objets naphtaline | Objets, serviettes éponge | 2013

Un peu plus près des étoiles | Pantoufles | 2013



DES CREUX ÉTENDUS

12 janvier 2013

ARNAUD VASSEUX

GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

Arnaud VASSEUX

DES CREUX ÉTENDUS

EXPOSITION DU 12 JANVIER
AU 26 FÉVRIER 2013

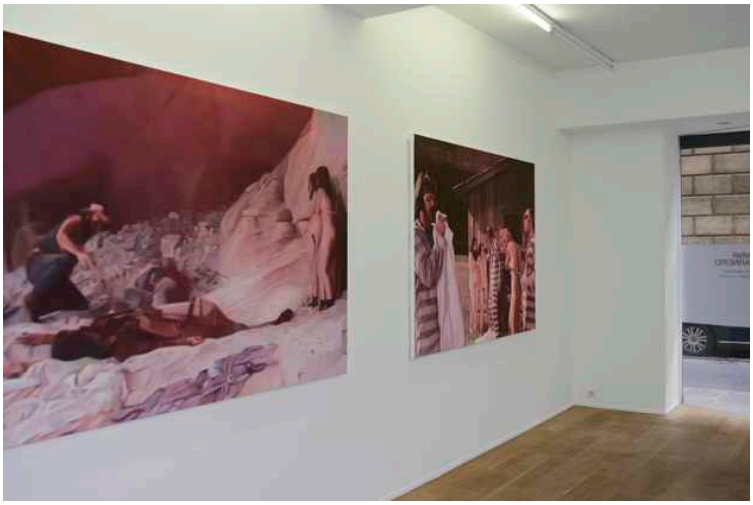
Légende:
Sans titre | 2012 |
Moustiquaire, plâtre | 70 x 60 x 15 cm.

À bâtons rompus | 2008 |
Plâtre non armé, encre de chine et objets | 400 x 270 x 45 cm.
Vue de l'exposition Champs d'expérience, Le 19 | Montbéliard.

« Les formes audacieuses, énigmatiques et fragiles des sculptures d'Arnaud Vasseux résultent de la manipulation de matériaux simples, empruntés au catalogue des produits du bâtiment ou de l'industrie légère - avec une préférence pour les matériaux « à prise » : plâtre, résine, fibre de verre.
L'artiste porte toute son attention vers leurs propriétés physiques, leurs possibilités et limites techniques, à partir desquelles sont élaborées les procédures et manipulations inhabituelles qui vont infléchir le projet initial. À ce caractère expérimental de la production de la forme se conjugue l'échelle des œuvres qui souvent dialogue avec celle du bâti et du lieu. Chaque intervention offre ainsi au visiteur les conditions d'une expérience - un moment d'intensité accrue de ses propres sens et de sa réceptivité à la charge esthétique et poétique - où le lieu et l'œuvre s'informent, se nourrissent et s'enrichissent. Ainsi l'exposition n'est pas juste un moment à l'occasion duquel l'œuvre est ajoutée à un lieu, mais la réunion d'un espace et d'un temps de mise à l'épreuve, de mise en tension de l'action et de l'objet dans son articulation avec l'espace, un moment particulier de l'expérience, que renforce le caractère indéplaçable et éphémère des sculptures ». Cédric Loire

« Situation moins attendue, certaines expressions sculpturales ne laissent pas seulement deviner comment elles ont été réalisées, mais conservent fidèlement ou, mieux, « assument » dans leurs volumes, textures et accidents le souvenir de leur propre formation. Dans de tels cas, ce n'est pas seulement le matériau qui est informé, mais aussi lui qui, en quelque sorte, informe la forme et, ce faisant, donne forme à la sculpture.
À la forme, il substitue la formation et au projet, préfère la projection.
Car si le volume n'est pas donné, il n'est pas vraiment recherché non plus comme un but à atteindre, mais davantage porté par le mouvement qui accompagne et enregistre la prise de forme. La tension qu'instaurent l'activité et la fixation du matériau se manifeste concrètement lorsque celui-ci, encore fluide, est projeté contre un support souple tel le plâtre pulvérisé lors de la réalisation des Cassables ou bien lorsqu'il vient se loger à l'intérieur d'un moule déformable selon le processus mis en œuvre dans les Résines craquées et dans bien d'autres empreintes tridimensionnelles.
À la prise de forme s'ajoute ainsi la fonction de prise spatiale conférée à la sculpture elle-même, le terme prenant cette fois le sens d'un relais capable de témoigner de l'interdépendance de l'œuvre, du spectateur et du lieu qui les accueille l'un et l'autre. C'est pourquoi les questions du contact, de l'adhérence, de l'écart et de la distance, ainsi que les suggestions tactiles qui en découlent sont omniprésentes dans le travail d'Arnaud Vasseux ». Fabien Faure

Arnaud Vasseux est né en 1969 à Lyon. Il a obtenu le DNSAP de l'école des beaux-arts de Paris en 1993 et commence à exposer dès 1991. Il enseigne le volume et la sculpture à l'école des beaux-arts de Nîmes depuis 2006. Son travail est présenté régulièrement par plusieurs galeries, institutions et centre d'art en France et à l'étranger : le centre d'art d'Istres, le musée d'art contemporain de Marseille, le 19 Centre régional d'art contemporain à Montbéliard, la fondation Vasarely à Aix-en-Provence, ou encore le FRAC Languedoc-Roussillon à Montpellier... Une première monographie lui a été consacrée par le CRAC de Montbéliard, une seconde monographie est parue, en 2011, aux éditions Analogues. Dernièrement, il a investi le futur centre d'art d'Amilly et la galerie l'Agart en participant à l'exposition "Décomposition" sous le commissariat de Sylvie Turpin. Le domaine de Kerguéhennec lui consacrera une exposition personnelle en mars 2013.



DIRTY WESTERN

8 novembre 2012

RAFAEL CARNEIRO

GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

Rafaël CARNEIRO

DIRTY WESTERN

EXPOSITION DU 8 NOVEMBRE
AU 22 DÉCEMBRE 2012

Légende:
Sans titre | huile sur toile | 200 x 300 cm | 2012
Sans titre | huile sur toile | 200 x 140 cm | 2012
Sans titre | huile sur toile | 50 x 70 cm | 2012

«Bagnards hâbleurs, cow-boys branleurs, escortes dédiées au plein emploi du coït ou fugitives orgies en pleine action, il est peu dire que les sujets de ce rigolard « Dirty Western » semblent dissoudre les précédentes préoccupations de Rafaël Carneiro. Vintages, ces images exhumées de l'iconologie salée des films X, icônes libertines des années 70 sorties des salles obscures spécialisées, tranchent en effet avec tout ce que l'on savait jusqu'alors du jeune artiste brésilien. On ne parlera pas de rupture, mais d'inclinaison.
Nourri au pixel et à la digitalisation des écrans, Rafaël Carneiro fait en effet partie de cette génération qui pille sans grande vergogne les codes sources de l'imagerie contemporaine. Ainsi, on pourrait dire qu'à la suite d'un Richter qui a réintroduit de façon pendulaire avec des œuvres abstraites - la figuration par un fort réalisme photographique, le jeune artiste brésilien s'est révélé par une suite d'expositions signalant son grand attrait pour la peinture et la figuration entre pigment et pixel. Contemporaine en cela, sa peinture est mission et mixtion : ses récentes toiles prenant appui par exemple sur des clichés de caméras de sécurité installées dans des laboratoires scientifiques, ont offert des paysages lunaires, blanchâtres, où alternaient précision du détail et absence de précision par de légers sfumatos du pinceau.
Plutôt que de produire une suite d'images banales, ce cycle de peintures insistait davantage sur le moirage de scènes autant énigmatiques qu'anxiogènes. Son nouveau rodéo au merveilleux pays de la partouze chevaleresque emprunte un tout autre chemin et pourtant (on verra pourquoi plus loin) une même voie. On retrouve bien ici les mêmes précisions picturales, la semblable suavité des jeux de cadres ou de perspectives tout comme le jeu savant des flous ou des détails apparents. Mais, on quitte le terrain presque neutralisé des sujets pour rejoindre au contraire la saga de cinéma, dont tout corps et geste, cadré au plus près, sature les images et les paysages.
Entièrement peuplés de prisonniers hardeurs ou de cow-girls qui ont tout le temps le feu, les peintures de Rafaël Carneiro travestissent avec brio l'action figurante : sa peinture révèle l'ambigu figurant, chair ou silhouette toujours disponible sur un plateau au désir du réalisateur et du spectateur, pour nommer, une fois encore, le sens et les troubles d'une figuration kitch, fictive et si immatérielle».
Laurent Boudier
Critique d'art et directeur artistique de la SLICK.

Né en 1985 à São Paulo au Brésil. Rafaël CARNEIRO vit et travaille à São Paulo. Diplômé en 2006 de l'école de communication et des arts de l'université de São Paulo, il expose dès 2008 pour les galeries brésiliennes Luciana BRITO, Artur Fidalgo à São Paulo et à Rio.
Sa peinture est également présentée dans de nombreuses institutions et centres culturels brésiliens. (Centre culturel de São Paulo, centre universitaire Maria Antonia...)
En avril 2011, il fait partie de l'exposition organisée par Rejane CINTO, commissaire au CAB Art Center à Bruxelles.
cf.: http://www.cab.be

RONDES DE NUIT

8 septembre 2012

CLEMENT COGITORE INDIVIDUELLE

1ÈRE EXPOSITION
GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 09.60.35.69.14
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

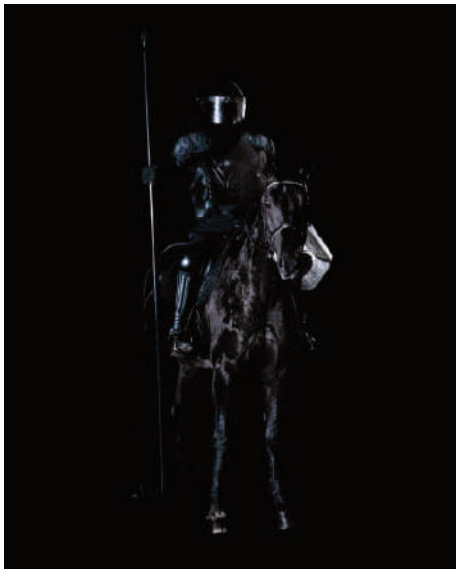
Clément COGITORE

Pensionnaire de l'Académie de France à Rome - Villa Médicis

RONDES DE NUIT

EXPOSITION
DU 8 SEPTEMBRE AU 27 OCTOBRE 2012

NOCTURNE LE 18 OCTOBRE | INTERRUPTION DU 25 SEPT. AU 4 OCT. 2012



A partir d'une série de propositions photographiques et vidéos autour de la figure de l'émeute, « Rondes de nuit » propose un dispositif de relecture des images d'actualité d'origine amateur ou provenant de flux satellite d'agence. En jouant sur les rapports d'échelle et la perception, en confrontant l'intime au collectif et le politique à la question du sacré, cette exposition offre une plongée hallucinée dans un monde au bord du gouffre et hanté par ses images.

« De Clément Cogitore, on connaissait des vidéos oscillant entre le champ de l'art contemporain (lauréat du salon de Montrouge en 2011) et celui du cinéma (sélection à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes la même année). On connaît moins, en revanche, ses photographies et ses installations, deux domaines que sa première exposition personnelle à la galerie White Project lui a donné l'occasion d'approfondir. Ses films étaient imprégnés de peinture ; les œuvres qu'il présente ici le sont encore davantage. (...) Mais une extrême contemporanéité habite aussi ses pièces récentes. Rondes de nuit comme chez Rembrandt, mais aussi comme les rondes de police le soir dans les cités. Dans le monde d'aujourd'hui, la mise en scène du pouvoir est-elle en train de prendre le dessus sur celle de la contestation ? »

Extrait du texte de présentation d'Anaël Pigeat,
Critique d'art et rédactrice en chef d'ArtPress

Diplômé du Fresnoy-Studio national des arts contemporains en 2008, Clément Cogitore explore dans son travail la frontière entre cinéma et art contemporain. Au travers de films, vidéo, photographies et installations vidéo, son travail questionne la mémoire collective, la représentation du sacré et de manière plus générale la cohabitation des hommes avec leurs images.

Ses films ont été sélectionnés dans de nombreux festivals internationaux (Cannes, Locarno, Lisbonne, Montréal...) et ont été récompensés à plusieurs reprises. Son travail a également été présenté au cours de biennales et d'expositions internationales dans de nombreux musées et centre d'arts (Palais de Tokyo, RIPBM Centre Georges Pompidou – Paris, Haus der Kultur der Welt – Berlin, Museum of fine arts – Boston...).
Né en 1983. Vit et travaille entre Paris et Rome.

Légende:

"Le Chevalier Noir" - "The Dark Knight" | 2012 | Tirage numérique - C-print, Vernis Ultra Gloss, 170 x 90 cm
Collaboration artistique : Gauthier Sibillat

"Le Chevalier Noir" - "The Dark Knight" | Juin 2012 | Visuel de la performance réalisée à la Villa Médicis © Giovanni De Angelis

"*Ex-voto*" | 2009 | Installation néons | Diassec 120 x 100 cm.

Avec le soutien du Centre national des arts plastiques
(aide à la première exposition),
ministère de la Culture et de la Communication.

Atelier 9 PHILIPS red shoes

CE N'EST PAS DU SANG C'EST DU ROUGE!

10 mars 2012

SHILPA GUPTA - GOHAR DASHTI

GALERIE WHITE PROJECT

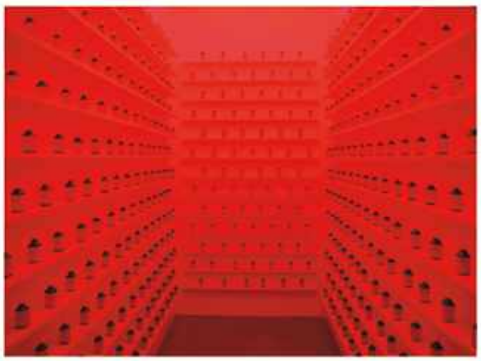
WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 01 47 70 25 12
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

CE N'EST PAS DU SANG, C'EST DU ROUGE!

Shilpa GUPTA
Gohar DASHTI

VERNISSAGE LE SAMEDI 10 MARS 2012
EXPOSITION DU 10-03 AU 19-04 2012
COMMISSAIRE D'EXPOSITION YASMINA REGGAD

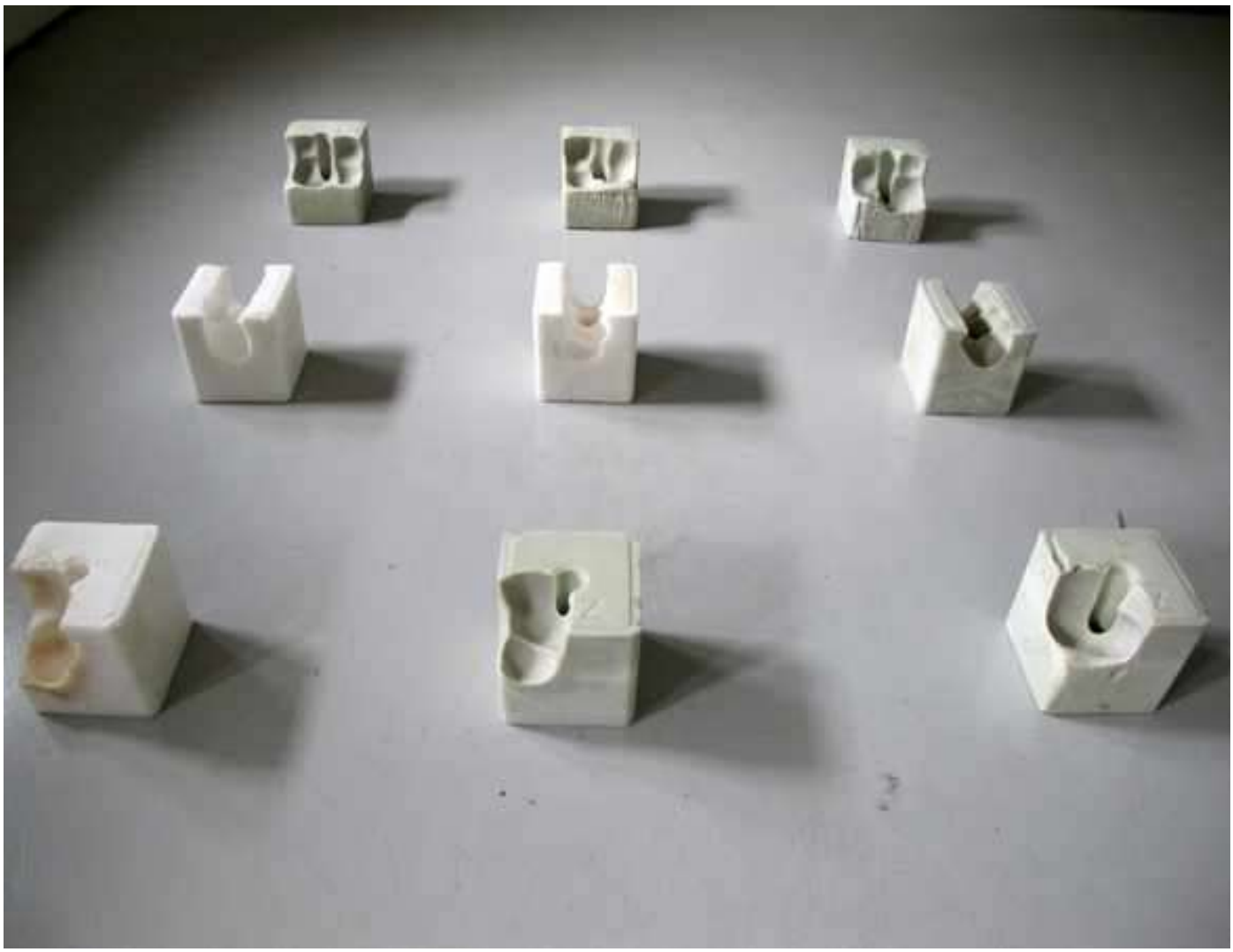


L'exposition tire son titre de la célèbre formule que Jean-Luc Godard opposa à la critique de la violence démesurée de son film *Weekend*.
La série photographique *Slow Decay* (2010) de **Gohar Dashti** met en scène des personnes évoluant dans un contexte domestique ordinaire. Un liquide rouge, du sang, vient cependant perturber l'apparente quiétude des protagonistes et crée une tension qui les suspend dans le temps, le silence et l'absence. Ils sont désormais plongés dans le mutisme de leurs histoires intérieures dont les objets qui saignent seraient les narrateurs. Dans la vidéo qui accompagne les photographies, Gohar Dashti semble vouloir panser les souffrances et les âmes. En vain, la toile est absorbée et entièrement recouverte du rouge sentencieux.
L'installation interactive *Blame* (2002-2004) de **Shilpa Gupta** scelle dans des flacons le sang versé par l'intolérance, les préjugés et la haine moteurs des violences identitaires qui ont frappé l'Inde et sa région au début des années 2000. Qu'ils soient vendus par l'artiste dans les gares et trains de Mumbai, ou exposés sur des étagères alignés tels des produits pharmaceutiques baignés d'une lumière écarlate, les flacons contenant le sang diviseur proclament qu'ils nous sauveront de tous nos maux : *Blaming you makes me feel good*.
L'exposition "**C'est n'est pas du sang, c'est du rouge**" déploie autant de nuances cruelles de rouge composant la grande fresque monochrome de nos stigmates identitaires et politiques, de nos frustrations et de nos douleurs.

Gohar DASHTI vit et travaille à Téhéran.
Elle est diplômée d'un Master en Photographie de L'université de Téhéran.
Son travail, essentiellement photographique, explore le passé turbulent de l'Iran et témoigne de la résistance de la génération post-révolution islamique face à la rigidité du pouvoir et de la morale.
Sa série *Today's Life and War*, qui questionne les impacts de la guerre sur la mémoire collective de la jeunesse contemporaine iranienne, a fait l'objet de nombreuses expositions individuelles et collectives internationales notamment à la Silk Road Gallery en Iran, au Centre d'Art Passerelle, à Photoquai et à Paris Photo en France, à la Galerie Kashya Hildebrand en Suisse, au Oi Futuro Flamengo au Brésil ; elle est actuellement présentée au Grimmuseum en Allemagne et sera présentée au festival du Printemps de Septembre à Toulouse en septembre 2012.
Elle a également participé à des résidences artistiques au Royaume-Uni, en Allemagne et aux Etats-Unis.
La vidéo *Slow Decay* est actuellement exposée dans le cadre de l'exposition collective « The Elephant in the Dark » à la Devi Art Foundation en Inde.

Shilpa GUPTA (1976) vit et travaille à Mumbai (Inde).
Elle a étudié la sculpture à la Sir J.J. School of Fine Arts à Mumbai.
Personnage emblématique de la scène artistique indienne, Shilpa Gupta s'interroge sur la globalisation et ses avancées technologiques au travers d'installations interactives ou de performances publiques qui lui donnent l'occasion de sonder la religion, l'imaginaire ou la subversion du désir humain.
Cette jeune artiste est rapidement devenue une habituée d'importantes manifestations internationales, notamment de la Biennale de Lyon (2009), de Gwangju (2008), de Liverpool (2006), ou de Sydney (2006). Elle a également été invitée par de prestigieuses institutions, parmi lesquelles la Tate Modern de Londres, la Daimler Contemporary de Berlin, le Queens Museum de New York, le Chicago Cultural Center.
Au premier semestre 2012, quatre expositions déjà lui sont dédiées (à la Gallery Chemould en Inde, au Museum voor Moderne Kunst en Hollande, au Culturcentrum en Belgique et à Arnolfini en Angleterre). Shilpa Gupta signera les décors de l'opéra *Nixon China* de John Adams au Théâtre du Châtelet à Paris.

Gohar Dashti | série *Slow Decay* | 2010 | Photographies | 100 x 150 cm éd de 7.
Shilpa Gupta | *Blame* | 2002-04 | Installation interactive, bouteilles en plastique, colorant, vidéo | 340 x 300 x 130 cm | éd de 5.



AIRE DE FAMILLE

14 janvier 2012

NICOLAS MOMEIN

GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 01 47 70 25 12
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

Nicolas MOMEIN

AIRE DE FAMILLE

EXPOSITION DU SAMEDI 14 JANVIER
AU SAMEDI 25 FÉVRIER 2012

« IL EXISTE UNE TROISIÈME PARTIE QUE NOUS POUVONS IGNORER, C'EST L'AIRE INTERMÉDIAIRE D'EXPÉRIENCE À LAQUELLE CONTRIBUENT SIMULTANÉMENT LA RÉALITÉ INTÉRIEURE ET LA VIE EXTÉRIEURE. CETTE AIRE N'EST PAS CONTESTÉE, CAR ON NE LUI DEMANDE RIEN D'AUTRE SINON D'EXISTER EN TANT QUE LIEU DE REPOS POUR L'INDIVIDU ENGAGÉ DANS CETTE TÂCHE HUMAINE INTERMINABLE QUI CONSISTE À MAINTENIR, À LA FOIS SÉPARÉES ET RELIÉES L'UNE À L'AUTRE, RÉALITÉ INTÉRIEURE ET RÉALITÉ EXTÉRIEURE. »
D.W WINNICOTT, JEU ET RÉALITÉ, GALLIMARD, PARIS, 2005, P. 30

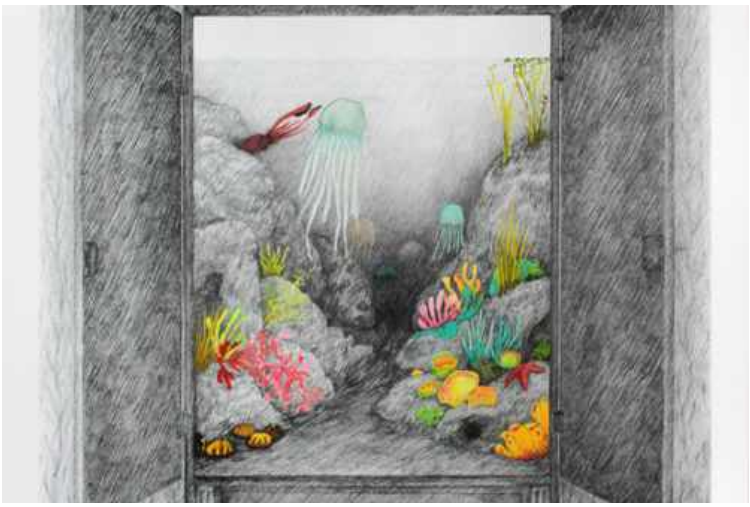
"AIRE DE FAMILLE" DESSINE LE SOL SUR LEQUEL REPOSENT UNE SÉRIE DE SCULPTURES HÉTÉROCLITES. DE FACTURE, DE MATÉRIAU, DE FORMAT ET D'ORIGINE VARIÉS. CES SCULPTURES SONT RÉPARTIES SELON UNE STRUCTURE EN DAMIER. L'ALIGNEMENT RÉGULIER DE CES ENTITÉS DISPARATES ENTRE ELLES FORME UN ENSEMBLE, FORCE UNE UNITÉ, ET RECOMPOSE FINALEMENT, UNE FAMILLE D'OBJETS. LES HISTOIRES, S'IL Y EN A, NE SONT PAS RACONTÉES TANT LA GÉOMÉTRIE IMPLACABLE DE CE DISPOSITIF D'EXPOSITION ASSIGNE UNE PLACE À CHACUNE DE CES PIÈCES ET CRÉE ENTRE ELLES DES COMBINAISONS HASARDEUSES. IL RÉGULE AUSSI LA CIRCULATION DU SPECTATEUR, LE LAISSANT, SUR LE SEUIL DE CE BLOC, TOURNER AUTOUR, FAIRE VARIER LES PERSPECTIVES. EN USANT DE GESTES SIMPLES – ASSEMBLER, EMPILER, EMBOÎTER, COLLER, MOULER, TAILLER, CARDER, SOUDER, STRATIFIER, LIER...– IL S'AGIT POUR NICOLAS MOMEIN DE MATÉRIALISER UNE DÉRIVE FORMELLE, UN ENCHAÎNEMENT POSSIBLE ENTRE DES PROCESSUS DE FABRICATION. DANS LES PERSPECTIVES DES LIGNES ET DES DIAGONALES, AU DÉTOUR DES ESPACES INTERMÉDIAIRES QUI SERVIRAIENT DE LIANT, DES RELATIONS SE DESSINENT ALORS PEUT ÊTRE ENTRE CES ÉLÉMENTS, VARIANT SELON DES PHÉNOMÈNES D'ATTRACTION ET DE RÉPULSION, SELON DES SENTIMENTS D'ÉTRANGETÉ ET DE FAMILIARITÉ QUI NAISSENT DE LA COPRÉSENCE DES CHOSES ENTRE ELLES.

RÉCEMMENT DIPLÔMÉ DE L'ECOLE SUPÉRIEURE D'ART ET DE DESIGN DE SAINT-ETIENNE NICOLAS MOMEIN INTEGRE EN 2009 LA HAUTE ECOLE D'ART ET DE DESIGN DE GENÈVE. RICHE D'UNE EXPÉRIENCE D'ARTISAN TAPISSIER, SON TRAVAIL MET EN JEU UNE CERTAINE RIVALITÉ ENTRE LES DIMENSIONS FONCTIONNELLE ET SCULPTURALE DES OBJETS, SANS JAMAIS DÉCIDER LAQUELLE DES DEUX DOMINE. DONNANT UNE CERTAINE VISIBILITÉ À SES GESTES ET PROCESSUS DE FABRICATION, IL INTERROGE DANS SON TRAVAIL LE RÔLE DE L'ARTISTE COMME PRODUCTEUR.

ALIGNEMENT DE 4 SCULPTURES | 2011 | DIMENSIONS VARIABLES | MOUSSE, ACIER, PAPIER MÂCHÉ.

TRÉPALIUM DÉPOUILLÉ | 2011 | 176 X 60 X105 CM. | ACIER.
INCOMPLETE CLOSED CUBE, ALIBORON L'A DIGÉRÉ | 2011 | DIMENSIONS VARIABLES | SEL.

DÉVELOPPÉ CARDÉ | 2011 | 104 X 62 X 37 CM. | ACIER , CRIN



LIEUX SANS RECOURS

15 octobre 2011

STEPHANIE NAVA

GALERIE WHITE PROJECT

WHITEPROJECTS

WHITEPROJECTS
24 rue Saint Claude, 75003 Paris
du mardi au vendredi de 14H00 à 19H00
le samedi de 11H00 à 19H00 et sur RDV
tél: 01 47 70 25 12
info@whiteproject.fr | www.whiteproject.fr

Stéphanie NAVA

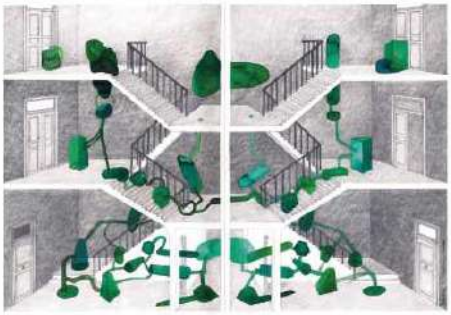
LIEUX SANS RECOURS

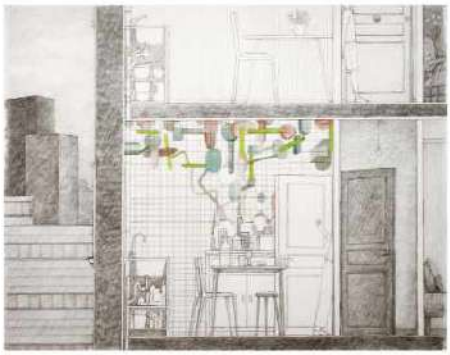
EXPOSITION DU 15 OCTOBRE AU SAMEDI 26 NOVEMBRE 2011

NOCTURNE JUSQU'A 22H00 LE JEUDI 20 OCTOBRE

Stéphanie Nava est née en 1973. Après des études aux Beaux-Arts de Valence, elle expose son travail régulièrement en France et à l'étranger en galerie et avec des institutions comme l'IAC, Villeurbanne; Le Magasin, Grenoble; Galleria Neon, Bologne; CAC, Málaga; INOVA, Milwaukee, Kunstverein Tiergarten, Berlin, le Musée, Sérignan, La Box, Bourges... Lauréate de la bourse Villa Médicis Hors les Murs en 2005, elle part pour une période de recherche à Londres où elle élabore sur plusieurs années l'ambitieux projet *Consolering a Plot (Dig for Victory)* montré en 2008 au Centre d'Art Contemporain de la Ferme du Buisson de Noisiel puis à Viafarini DOCVA, Milan et en 2009 au Centre d'Art Passerelle de Brest. Une nouvelle version augmentée de cette vaste installation est actuellement exposée au Musée d'Art Contemporain de Detroit.

Elle travaille aujourd'hui entre Paris et Marseille et est représentée en Italie par la Galerie Riccardo Crespi de Milan qui lui a consacré deux expositions personnelles, *Recouvrements Successifs*, en 2007 et *L'ombre de l'autre rive* en 2010.
Son travail s'articule autour de la pratique du dessin, colonne vertébrale hybridée d'installations, de photographies ou vidéos. S'y déploient figures, lieux, objets et situations dans l'exploration de sytèmes de relations au sein de multiples territoires.
Elle propose pour cette exposition un ensemble d'œuvres récentes et inédites regroupées autour de préoccupations qui habitent son travail depuis quelques années: le souci de la communauté, des espaces construits, l'importance de l'organisation des espaces dans l'organicité des relations ou comment, finalement, les corps et les postures s'organisent autour d'objets, de lieux et de dispositifs qui les accueillent.





Pavillon Ludwig (détail) | Technique mixte | 2011 | 150 x 100 x 75 cm

De la serie Luftgebaüde | encre et crayon sur papier | 2011 | 56 x 41cm

De la serie Luftgebaüde | encre et crayon sur papier | 2011 | 56 x 41cm

Lieux sans recours

~

"Et dans cette tête, comment est-ce que les choses se passent ? Eh bien, les choses viennent se loger en elle. Elles y entrent – et ça, je suis bien sûr que les choses entrent dans ma tête quand je regarde, puisque le soleil, quand il est trop fort et m'éblouit, va déchirer jusqu'au fond de mon cerveau –, et pourtant ces choses qui entrent dans ma tête demeurent bien à l'extérieur, puisque je les vois devant moi et que, pour les rejoindre, je dois m'avancer à mon tour."
Michel Foucault, Le corps utopique, conférence radiophonique

"C'est comme ça qu'en fin de compte, toutes ces têtes folles et philosophiques ont fini par éclater: parce qu'elles ne pouvaient pas jeter assez vite par la fenêtre tous les trésors de leur esprit. Finalement, dans ces têtes, des trésors naissent constamment et vraiment sans relâche, beaucoup plus impitoyablement vite qu'ils ne peuvent être jetés par la fenêtre (de leurs têtes), et un beau jour, ces têtes éclatent et c'est la mort. C'est comme ça qu'un beau jour la tête de Paul a éclaté et qu'il était mort."
Thomas Bernhard, Le neveu de Wittgenstein

"Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne laissaient dans ces murs que des bouches muettes."
Corneille, Œdipe, I, 4

~

(*Alors, disons qu'il y aura des pièces: soit des têtes et des lieux.*)
Une exposition regroupant des objets épars qui, unis dans leur juxtaposition, entrent en résonance. Ici, beaucoup d'histoires de lieux: des lieux construits et à construire, à investir ou à protéger, des lieux habités. Donc organisés. De ces organisations, certaines pièces tenteront de mettre à jour les charnières, de rendre intelligibles les rouages.

Dans les dessins de la série *Luftgebaüde* apparaissent des formes organiques, bulles de différentes couleurs qui contribuent à peupler divers espaces, domestiques et architecturaux pour la plupart. En allemand, *luftgebaüde* signifie *élucubration* et, littéralement, *construction d'air*. Par essence insaisissables, les assemblages de bulles font partie du monde des élucubrations, pensées et digressions. Phrases révélées, mises à jour et soudainement exposées à nos yeux, elles sont les traces de mécaniques invisibles qui organisent notre rapport au monde. Présentes mais sans matérialité, elles se manifestent par le dépôt translucide de l'encre sur le papier.

L'ensemble des œuvres présentées ici se rapporte de près ou de loin à la question du commun entendu au sens de communauté, de partagé. Selon Littré: "*commun* dérive de l'ancien latin *comoinis*, de *cum*: avec et *moinus*: *mur*. *Moinus* que l'on retrouve dans le terme "guerrier" *munir* (qui a donné *munitions*): de *munire*: *pourvoir, fortifier* ; d'un radical *moin* qui appartient à la langue de l'ancienne Italie : *moenia*: *muraille* ; *moinico*: *commun, public* (...). La racine de *moenia* et *munire*, est le sanscrit *mû*: *lier*." Il en ira donc aussi de murs et de liens.

La cité blanche et moderniste de *Lieu commun (fondazione e legatura)* s'élève sur une base primitive de planches en bois brut. Des pilotis instables en forment les fondations d'apparence précaire. Une bande de caoutchouc ceinture les bâtiments, maintenant la cohésion de l'ensemble bien que l'éventualité de la rupture du lien fabrique une certaine tension. Sanglée de la sorte, la ville fait bloc, mais se trouve par conséquence privée de ses lieux publics, rues et places, lieux partagés, ainsi que de points d'accès, d'ouvertures sur l'extérieur. Une ville donc, espace commun, mais contrainte dans ses murs, isolée et au bord de la rupture.

Une autre ville blanche est celle planifiée par l'architecte sécessionniste Otto Wagner sur une colline surplombant Vienne. Cet ensemble de bâtiments regroupe le Steinhof et le Baumgartenhöhe, aujourd'hui l'hôpital Otto Wagner. C'est dans le pavillon dénommé Hermann, où étaient traitées les affections pulmonaires que Thomas Bernhard passa de longues semaines et dans le pavillon Ludwig que son ami Paul Wittgenstein fût interné à de nombreuses reprise pour sa folie. L'un malade du souffle et l'autre de la raison, Bernhard narre leur amitié dans *Le neveu de Wittgenstein*. En parenté avec ce récit, *Pavillon Ludwig* combine différents éléments organisés en strates. Au sol, se déploie un enchevêtrement de branches calcinées au milieu desquelles se trouve tapi un petit module de laiton compressant une bulle de caoutchouc. De cette simili-forêt, émerge un premier plateau portant le plan du complexe hospitalier dessiné par Otto Wagner, dont les chemins forment de gracieuses volutes entre les pavillons. Le niveau suivant est une surface noire, réfléchissante tout autant que close, point intermédiaire avant le dernier plateau, blanc, où affleure en léger relief le plan du rez-de-chaussée de la maison que Ludwig Wittgenstein dessina pour sa sœur à Vienne. Du sauvage à la géométrie, de l'ornement à la rigueur, de la folie à la raison, une construction protéiforme qui s'avance, hybride, chimère entre végétal et construit.

Il y aura enfin des ponctuations autour de questions territoires et de sol, de montagne, de fleuve et de vallée, de fondations et de parcelles, de frontières et d'échafaudages, d'immobile et de mobilier.
Au fond, comment échafauder son *chez-soi* dans un double sens: *creuser en partant du haut, bâtir en remontant du bas.*

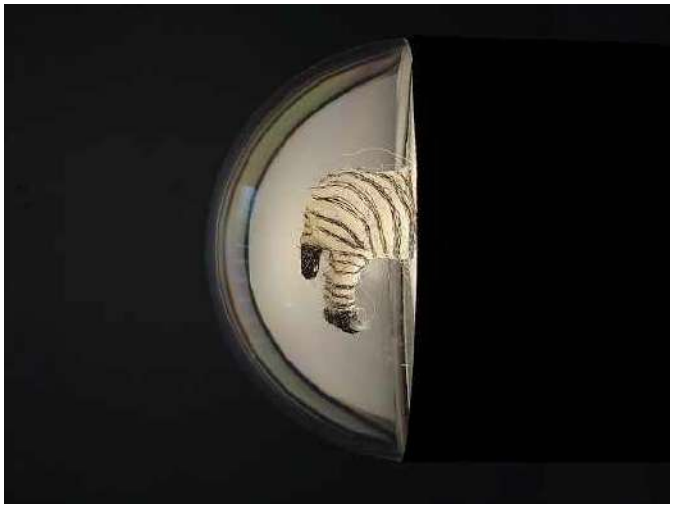
Stéphanie Nava, septembre 2011

2011- 2004

GALERIE SYCOMORE ART CAMILLE DE BAYSER_ROSE BURKI

7 BIS RUE GEOFFROY MARIE, 75009 PARIS

La galerie SYCOMORE ART s'est engagée sur la scène artistique actuelle en soutenant et en exposant les travaux d'artistes français et brésiliens à Paris et Sao Paulo. Dans la ligne de son engagement pour ses artistes, la galerie travaille aussi hors les murs sur des projets de commissariats d'exposition. Son action se développe à Sao Paulo avec ses partenaires, la galerie Eduardo H Fernandes, la galerie Gabinete de Arte Raquel Arnaud, et avec l'organisation d'expositions pour des lieux institutionnels (Centre Culturel, aqua corrente 2006).



LES MOMUFÈRES

2011

MURIEL MALCHUS

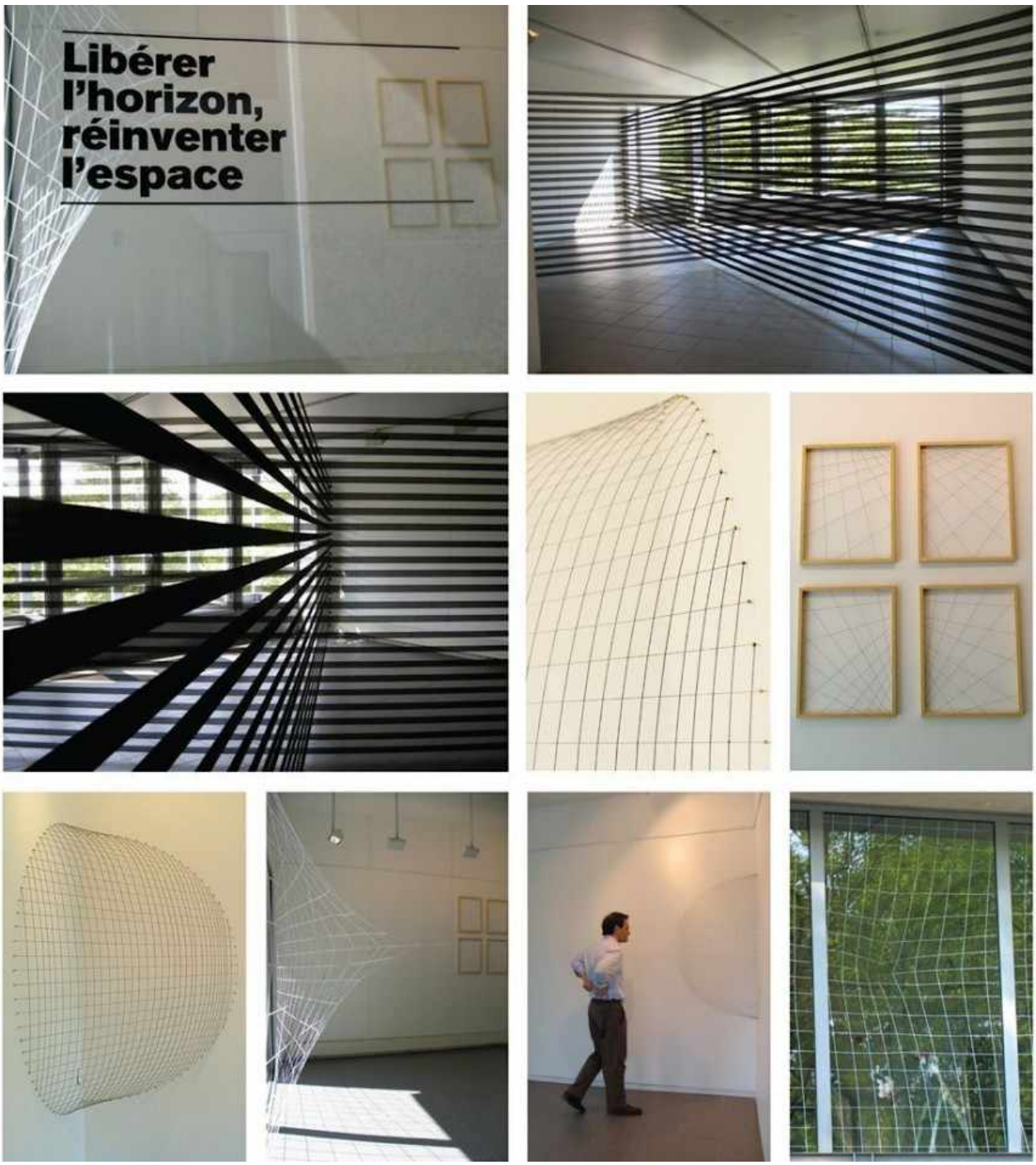
GALERIE SYCOMORE ART

MOMUFÈRES

2010

MURIEL MALCHUS

GALERIE SYCOMORE ART



CITE DES ARTS

25 avril 2009

AMALIA GIACOMINI - SILVIA MECOZZI

PARIS

RESIDENCE DE DEUX MOIS

EN PARTENARIAT AVEC
L'AMBASSADE DU BRESIL

SOUBRESAUT DÉPLACÉ

20 octobre 2007

CHRISTINE LAQUET

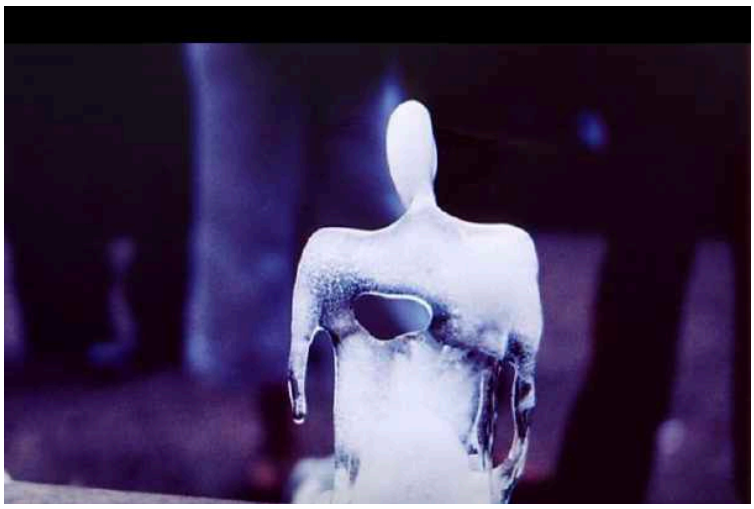
GALERIE SYCOMORE ART

installation de 290 sculptures en glace

MINIMO MONUMENTO

30 juin 2005

NELE AZEVEDO



MINIMO MONUMENTO

30 juin 2005

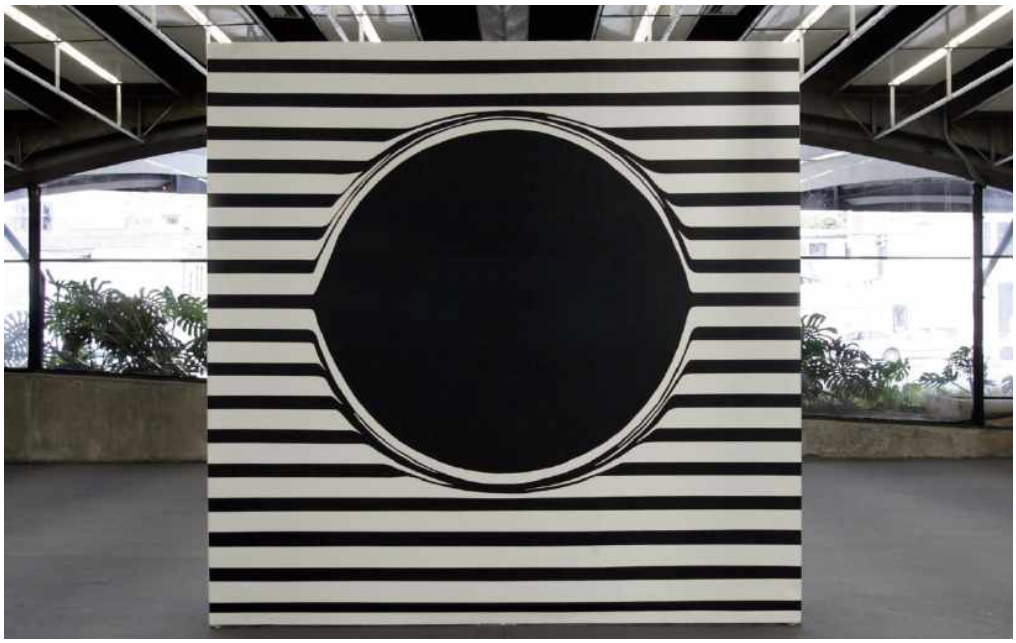
NELE AZEVEDO

OPERA GARNIER

Il s'agit d'un projet d'intervention urbaine considéré comme une étude critique du monument dans les villes contemporaines.

Il finit par constituer une espèce "d'anti-monument" en proposant non seulement de nouvelles formes et matériaux mais aussi un nouvel objet de célébration de la mémoire.

A la place de l'éternité de la pierre, la nature éphémère de la glace, à la place d'un site permanent les divers points de l'espace urbain, à la place du héros l'homme ordinaire.



AGUA CORRENTE

16 octobre 2004

VERONIQUE RIZZO - DAVID BRUNNER - MARCO WILLIANS

CENTRE CULTUREL SAO PAULO,
BRESIL